

Saône2Rhône

Rapports scientifiques



Association **juste 2**



PSL



LESC
Laboratoire d'ethnologie
et de sociologie comparative
UMR 7186 • Université Paris Nanterre • CNRS



éco-anthropologie
ethnobiologie



La constitution des attentions aux vivants entre la Saône et le Rhône – expériences de nature et restitutions de la sollicitude



Financements

MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE
ET DE LA JEUNESSE

RÉGION
BOURGOGNE
FRANCHE
COMTÉ

Plan
Rhône
Saône

PRÉFÈTE
COORDONNATRICE
DU BASSIN
RHÔNE-MÉDITERRANÉE
*Liberté
Égalité
Fraternité*

agence
de l'eau
RHÔNE MÉDITERRANÉE
CORSE
établissement public de l'État

CNR

edf



CVEC
Contribution
Vie Étudiante
et de Campus

MÉTROPOLE
GRAND LYON

VILLE DE
LYON

Fondation
VEOLIA

ENS
ENS DE LYON



PSL

PSL
UNIVERSITÉ PARIS

SingularPlanet

DEFIM
LYON

CHALON
NAUTIC

La constitution des attentions aux vivants entre la Saône et le Rhône – expériences de nature et restitutions de la sollicitude

Valentin Brochet – M2 DCDB

Sous la supervision de

Vanessa Manceron [LESC - UMR 7186] et Richard Raymond [EA - UMR 7206]

Soutenu le 23 septembre 2024

Table des matières

Introduction :	1
I. De quoi est faite la nature avec laquelle nous faisons l'expérience ?	9
1. Au fil de l'eau rencontrer les pêcheurs	13
2. Dans les prairies mener des inventaires	18
3. Déambuler dans la ripisylve	34
II. Faire vivre le paysage naturel que j'ai construit	38
1. Intervenir sur la rivière	39
2. Rendre les autres sensibles	45
3. Un cas pratique de controverse : les cormorans contre les truites	52
III. Impliquer sa pratique	59
1. Agir ou ne pas agir	59
2. Le soucis avec l'affection	68
3. Être co-affectés, quand les naturalistes se soulèvent	73
Conclusion	77
Bibliographie	79

Lexique et acronymes

AAPPMA : Association Agréée pour la Pêche et la Protection du Milieu Aquatique, association de pêcheurs. Maillage au niveau de la commune de la Fédération de pêche (niveau départemental).

Botaniste : Personne étudiant les végétaux.

Carpiste : Pêcheur de carpe (*Cyprinus carpio*).

DEPL : Des Espèces Parmi'Lyons, association naturaliste à Lyon.

EPTB Saône Doubs : Établissement Public de Bassin Saône-Doubs, syndicat de rivière responsable de la gestion de la Saône et du Doubs.

Fauniste : Au sein des cabinets d'étude naturalistes désigne les responsables de taxons animaux. Se distingue des « bota » qui s'occupent des végétaux.

FNE : France Nature Environnement, association fédératrice d'associations de médiation et de protection de la biodiversité en France.

LPO : Ligue pour la Protection des Oiseaux – Agir pour l'environnement. Association nationale dédiée à la protection de la nature, ramifiée par départements.

NDTR : Naturalistes Des Terres, collectif de naturalistes visant à « faire entrer le vivant en politique ».

No-kill : Pratique de pêche consistant à ne pas tuer de poissons. En fort développement en France cette pratique utilise entre autre des hameçons sans arpillons (excroissance de métal sur l'hameçon pouvant aggraver les blessures des poissons).

Ornithologue : Spécialiste des oiseaux.

S2R : Saône To Rhône, nom de l'expédition portée par l'association Juste 2 Degrés (J2D)

SSN-SM : Société des Sciences Naturelles – Société de Mycologie, association naturaliste basée à Chalon-sur-Saône.

Taxon : En biologie, désigne un groupe taxonomique d'organismes ayant un ancêtre commun. Créé des regroupements d'espèces selon des critères scientifiques (ancêtre commun, gènes en commun, plus grande proximité dans l'histoire de l'évolution).

ZNIEFF : Zone Naturelle d'Intérêt Écologique Floristique et Faunistique.

Introduction :

Entrée dans une ère de crise de la biodiversité, l'humanité doit faire face à une crise hybride vis-à-vis du monde vivant. Si l'impact de nos modes de production sur la survie des espèces fait l'objet d'une attention scientifique et médiatique depuis de nombreuses années désormais, des travaux plus récents mettent en évidence une *crise de la sensibilité au vivant* [Zhong-Mengual et Morizot, 2018], une *érosion de la vie en commun* [Lestel, 2015] ou une *extinction de l'expérience* [Pyle, 2016] qui ne serait pas sans effet sur la manière dont nous considérons la nature. En nous faisant perdre notre capacité à faire attention à autrui, au monde vivant et à son altérité, cette crise se répercute dans au moins deux aspects bien concrets de nos existences que sont le bien-être et l'action écologique [Albrecht et al, 2007]. Avec la sensation de déconnexion associée à la méconnaissance des plantes, oiseaux et autres êtres, ainsi que de leurs façons de vivre, se manifeste la sensation de perte d'un lien fondamental au monde qui contribue à faire de nous des êtres vivants, animal mammifère ayant évolué en relation directe avec tout un cortège d'autres êtres vivants. Pour l'action écologique, la méconnaissance grandissante dont font preuve certaines sociétés urbaines à l'égard des mécanismes du vivant (son écologie, sa diversité, ses interdépendances) occasionne une incapacité à saisir les enjeux de l'érosion de la biodiversité qui trouve son paroxysme dans l'amnésie environnementale [Daniel Pauly et Villy Christensen, 1995] : l'incapacité de se remémorer des états antérieurs de la nature. Cette crise de notre rapport au vivant entraîne ainsi des répercussions tant sur notre bien-être à nous, individus, que sur notre monde futur, et la manière dont nous souhaiterions l'habiter et le transformer.

Tout n'est pas perdu, pourtant. Par leurs usages de nombreuses personnes entrent en relation avec la nature et se doivent souvent d'apprendre à la connaître et y prêter attention. Chasseurs et pêcheurs, ornithologues et botanistes, écologues et paysagistes, les uns par hobby, les autres par obligation professionnelle, chacun y va de son approche de la nature. Il apparaît toutefois que chacun de ces groupes se rapporte à la nature d'une façon singulière comme en témoigne la pluralité des discours portés sur elle. La nature des uns n'est pas forcément la nature des autres et ça n'est pas nouveau [Van Tilbeurgh, 1994]. Ce travail propose de détourner les failles de ces approches par groupes d'acteurs cloisonnés se revendiquant d'une *sensibilité à la nature* en se focalisant d'une part sur une approche de terrain donnant la part belle à la singularité de chaque enquêté, et d'autre part en se focalisant sur les modes d'attention, méthode d'analyse qui donne à voir ce que

chaque personne « extrait » du fond coloré qu'est la nature (ou tout autre espace) pour donner de la voix à certains paysages peuplés.

Le but de ce travail est d'aller à la rencontre de personnes pour lesquelles l'expérience est loin d'être éteinte, ces praticiennes et praticiens de l'attention qui vont au contact pour observer des êtres, les piéger, les écouter, souvent en les regardant comme sujets et en cherchant à mieux les connaître. Ces "naturalistes" - au sens large - déploient des modes d'attention qui donnent à exister des cartographies mentales de ce qu'est la nature, et de ce qu'elle devrait être, l'aménageant à leur manière, restituant leurs expériences au contact du monde vivant et du milieu qui l'héberge. A l'instar d'un paysage que l'on observe et apprécie de différentes façons selon que l'on est promeneur·euse, habitant·e ou paysagiste, chaque entité composant la nature est sujet à attention ou à inattention. Tout dépendra dès lors de la manière dont on observe, des outils que l'on utilise, du cadre dans lequel on agit...

Ce terrain s'inscrit dans un projet plus large porté par l'association étudiante « Juste 2 Degrés ». Intitulé « Saône To Rhône » l'objectif de ce projet consistait en la descente de ces deux cours d'eau en menant conjointement des projets de médiation scientifique au fil de l'eau et des travaux de recherche à bord d'un bateau aménagé en laboratoire de recherche ; l'itinéraire de l'expédition étant, en quatre mois, de descendre de Port-sur-Saône (Haute Saône) à Arles (Bouches-du-Rhône). Cette configuration donne au terrain entrepris une multiplicité d'aspects à prendre en compte. Il n'a par exemple pas été possible de rester suffisamment longtemps auprès des enquêté·es pour gagner en confiance et réaliser plusieurs entretiens avec la même personne. A contrario la nature du projet a eu tendance à générer de l'intérêt et à faire s'inscrire les entretiens dans un contexte plus global – participer à un projet de médiation et de compréhension des enjeux de la Saône.

Cette expédition a également entraîné la cohabitation, dans un espace de 9 mètres 50 sur 3 mètres d'un géographe, d'une géochimiste, d'une sociologue et d'un anthropologue de l'environnement. Les quatre projets, pensés en interdisciplinarité, s'entre-nourrissaient au fur et à mesure de l'avancée des terrains respectifs. A titre d'exemple, Apoline Zahorka, géochimiste, a travaillé sur la pollution plastique le long de la Saône et a eu à cœur d'inclure un volet représentation et perception dans son travail à la suite des échanges sur les approches d'anthropologie. Jean-Loup Baudoin, géographe travaillant sur la géomorphologie des îles fluviales a largement remanié ses questions de recherche sous

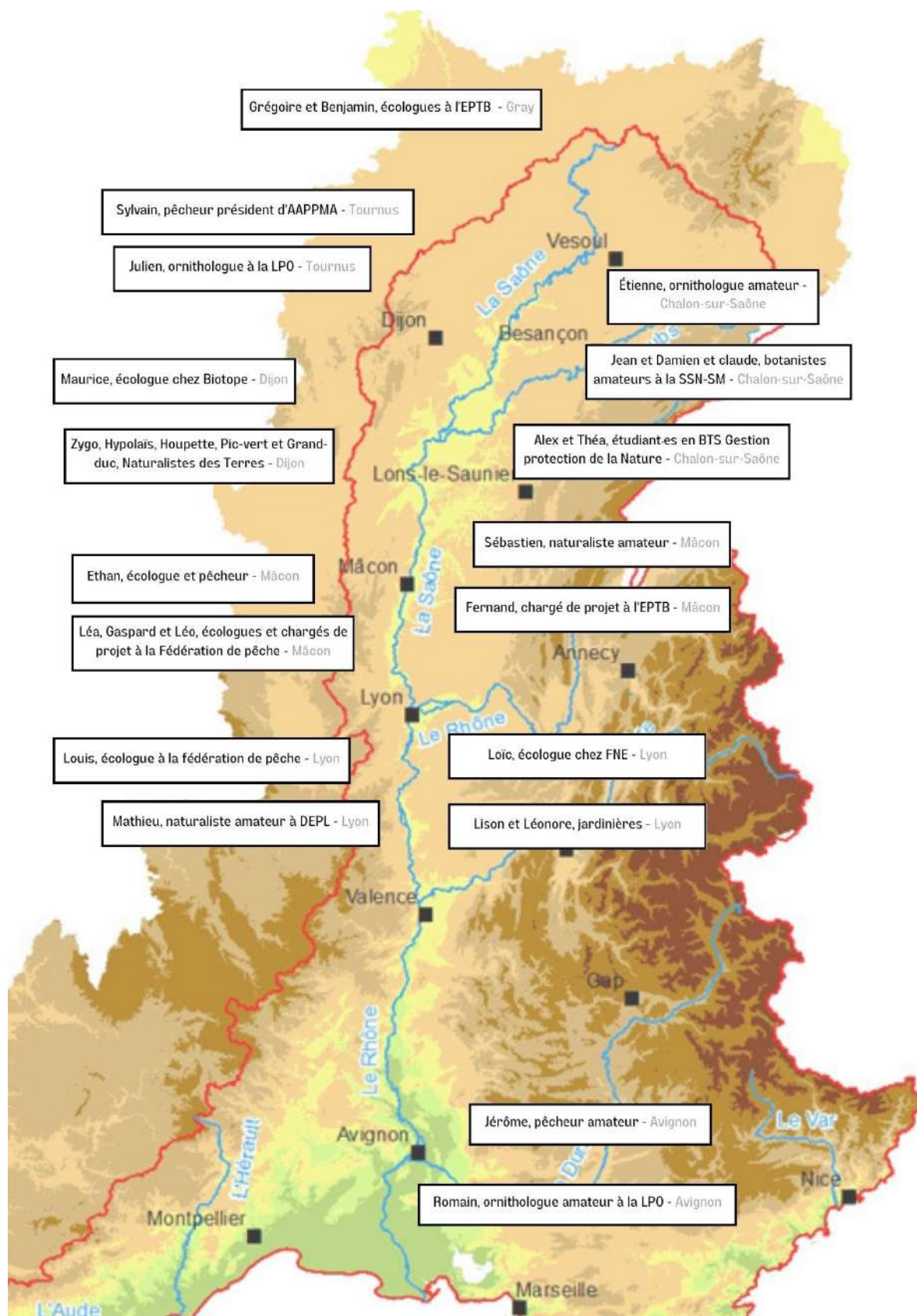
l'influence des travaux d'Amandine Reist, sociologue, travaillant sur les questions de restauration écologique.

La singularité de l'expédition ayant été de se faire en bateau il est nécessaire d'en mentionner certaines conséquences. Nous avons choisis, après de nombreuses discussions animées, de garder le terme d'expédition malgré tout le bagage qu'il peut porter. Ce terme nous est apparu comme le seul à même de rendre compte de notre expérience à bord, qui fût très tourmentée. Nous avons commencé notre projet le 1^{er} Mars 2024 à Port-sur-Saône. Rapidement (le 18) un accident dû au moteur du bateau et à un passage d'écluse très complexe nous a fait heurter la berge, déchirant le flotteur créant une entrée d'eau. Nous avons eu besoin d'une semaine pour trouver un nouveau bateau dans les environs du naufrage, que nous avons pu faire acheter à un chantier naval – l'expédition repartait sur la « Dame de trèfle », vedette hollandaise de 9 mètres 50. Mais le bateau, déniché rapidement et assez vieux, a de nombreuses fois fait des siennes. Une fuite dans l'axe de gouvernail qui nous laisse à la dérive (réparé à la va-vite à l'huile de tournesol), une pompe à eau qui lâche (nous clouant sur place dans le port de Mâcon durant une semaine), et surtout une panne généralisée arrivée à Lyon, qui nous a empêchée de naviguer sur le Rhône le dernier mois. S'y sont ajoutés la saison extraordinairement pluvieuse du printemps 2024 et des crues de la Saône à répétition, mettant notre moral encore plus à rude épreuve. Nous avons pu terminer le volet scientifique et médiation du projet et remplir nos obligations à l'égard des écoles et des financeurs en faisant des aller-retour en train et, pour ma part, en terminant en vélo afin d'aller à la rencontre de praticiens et praticiennes de la nature sur le Rhône. Toutes ces péripéties ont considérablement transformé l'expérience du terrain, ajoutant à la charge mentale du projet de médiation et du travail de recherche celle de la gestion de crise d'un bateau. Cette habitation flottante nous a toutefois permis d'être immergés dans notre espace de recherche. Vivre sur la rivière au gré de ses oscillations, de ses vitesses et de ses habitant·es humain·es comme non-humains créé un rapport très intime avec ce sur quoi l'on enquête et m'a apporté de la confiance et un sentiment de légitimité pour travailler sur les relations à la nature le long de la Saône et du Rhône. Du fait de ces imprévus le projet a dû se retreindre à une descente de la Saône, c'est pourquoi bien qu'il soit présent par le témoignage de quelques naturalistes, le Rhône est anecdotique.



Apoline Zahorka, Valentin Brochet, Jean-Loup Baudoin et Amandine Reist à Chalon-sur-Saône sur le pont de la Dame de trèfle, bateau de l'expédition.

Le terrain dont est issu ce mémoire a exercé plusieurs contraintes, dont la plus conséquente était l'itinérance en bateau. Sur 600 kilomètres de linéaire, avec 25 villes d'arrêt au cours des 4 mois, sur des durées allant de 2 à 10 jours, il était impossible de rentrer dans l'intimité des enquêté·es ou de percevoir clairement les dynamiques locales.



Carte du tracé mettant en évidence les différentes personnes dont la parole est rendue dans ce mémoire avec leurs activités et la ville de rencontre. Le liseré rouge délimite le bassin versant du Rhône dans lequel la Saône est incluse.

Un total de 25 personnes ont été suivies assidûment lors de leurs pratiques naturalistes ou lors d'entretiens libres. S'y ajoute une quinzaine de personnes dont j'ai pu observer la pratique en parallèle de celle d'une autre personne (dans ces cas j'essayais de suivre au maximum une personne tout en restant attentif aux autres praticien·nes d'un groupe), et une dizaine de témoignages retranscrits à la suite d'échanges spontanés. La nature du projet dans lequel le terrain s'inscrivait était en effet propice à l'échange, et après plusieurs semaines à tâtonner pour expliquer ce sur quoi portait mon travail j'ai pu utiliser ces occasions d'échanger avec des personnes venant visiter le bateau ou enfants auprès desquels nous intervenions pour saisir des informations plus générales sur le vécu des habitant·es de la Saône et du Rhône. A l'issue du terrain, en m'appuyant sur la bibliographie, je me suis rendu compte que la démarche que j'avais adoptée du long de ces entretiens se retrouvait dans les démarches de « walking interview » [Evan et Jones, 2011], [Teff-Seker et al., 2022] et que les avantages qui sont dégagés par cette méthode se sont tout à fait ressentis lors de mon enquête : proximité avec l'enquêté·e et capacité à appréhender l'espace qui, dans une analyse de pratiques aussi vastes que celles de connexion à la nature clarifie concrètement *ce sur quoi porte le regard*, physiquement, et plus seulement par les mots.

Dans le cadre de l'expédition et de mes missions de sensibilisation auprès de l'association j'ai eu à cœur d'organiser moi-même des sorties naturalistes ainsi que des conférences sur les « paysages sonores ». Sans vraiment pouvoir me prononcer sur le fait de savoir s'il s'agissait de recherche action, j'ai pu y parler des différentes sensibilités et de ma propre vision du naturalisme. La pratique du naturalisme que je défend, plus qu'une accumulation brute de connaissance, repose justement sur cette capacité à prêter attention au vivant. Expliquer l'origine historique et folklorique de la cardère (*Dipsacus fullonum*), faire apprendre à reconnaître le chant du pouillot véloce (*Phylloscopus collybita*) (qui compte ses écus, *tchip-tchoup-tchip-tchip...*) échanger avec les habitant·es de la présence des cigognes (*Ciconia ciconia*) dans la région depuis 5 ans, avant et après leur avoir parlé de l'abandon des îles de la Saône autrefois usines à fabriquer du peuplier (*Populus sp.*)... Toutes ces expériences, de même que ma sensibilité de naturaliste (passion que j'exerce depuis tout petit, avec une sympathie particulière pour les plantes) ont évidemment influencées mon travail, en même temps qu'elles me sont apparues comme nécessaires, tant agir contre cette extinction de l'expérience, cette crise de la sensibilité, hurle d'importance au fond de moi. J'espère par ce travail contribuer à mon humble échelle à la

création d'un monde plus sensible au vivant. Il va de soi que cette proximité intime avec mon sujet d'étude provoque une forte implication qui se ressentira peut-être dans les arguments et les pistes proposées au cours de ce mémoire. Cette proximité m'a permis d'échanger très en profondeur avec mes enquêté·es naturalistes amateures, comprenant et ressentant ce qu'ils mentionnaient, me reconnaissant dans certaines de leurs prises de position et préoccupations. En tant que naturaliste amateur je souscrit à leur théorie de la connaissance (que je tenterai de décrire plus en détail dans ce mémoire). Je me réfère donc souvent à la connaissance scientifique comme savoir de référence. J'adhère toutefois aux travaux visant à pointer les insuffisances d'une pensée se reposant uniquement sur la science [Stengers, 1997], [Stengers 1993]. Ce mémoire donne une large place à la question des savoirs et des différences qui peuvent exister entre eux. Ma position sur le savoir scientifique sera de le considérer comme un savoir intéressant du fait de sa stabilité relative et des avantages de la démarche scientifique, ce qui le rend particulièrement pertinent dans une approche opérationnelle ; tout en soulignant la nécessité de le mettre en dialogue avec d'autres formes de savoir et de ne pas le placer en position dominante sur le reste des modes de connaissances sur la nature.

Ce mémoire s'articule en trois grands moments. Dans un premier chapitre je décrirai, à partir de l'observation de terrain, la nature dont les différent·es enquêté·es font l'expérience. Il s'agira de montrer qu'il est toujours question de la nature comme d'un ensemble restreint d'espèces auxquels l'on prête attention en fonction de notre pratique.

La seconde partie aborde, à travers la question des restitutions de ces expériences de nature, la question de l'attachement à la nature. Nous verrons que se déclarer « affecté par la nature » n'est pas synonyme d'une prise en compte de tout ce qui la compose et que les actions d'interventions entretiennent généralement une image de la nature que l'on a préfigurée. Il sera question des espèces que l'on oublie ou auxquelles l'on ne prête pas attention, reléguées dans des zones d'ombre.

Dans la dernière partie je poserai la question de savoir si la revendication d'une attention affective à la nature est synonyme d'une capacité à en prendre soin et à mener des actions en sa faveur ? Faire preuve d'attention et d'affect est-il suffisant ? Nous parlerons de la possibilité de rendre justice à la réalité des mécanismes de l'écosystème et à l'altérité des êtres qui l'occupent ainsi que de propositions de certains naturalistes pour mobiliser leurs pratiques en politique contre l'extinction de la biodiversité.



A Pont-de-Vaux, observation d'orties (Urtica dioica) le long de la Saône dans le cadre d'une sortie naturaliste organisée avec un collectif d'habitant·es. Dans la perspective de l'enquête, les témoignages et commentaires des participant·es étaient notés lorsqu'ils étaient spontanés (non influencés par ma passation de connaissances).

I. De quoi est faite la nature avec laquelle nous faisons l'expérience ?

Au début de l'enquête il y a un constat, un point commun à tout les enquêté·es : Toutes se déclarent au contact de la *nature*. L'idée de nature apparaît à première vue comme une image amalgamant tant le milieu, les espèces, et les ressentis d'un espace souvent pensé comme opposé à l'artificiel [Ducarme et Couvet, 2020]. L'allégeance de nombreux collectifs à cette idée d'« être dans la nature » pourrait être mieux comprise dès lors que l'on se focalise effectivement sur ce à quoi l'on porte attention lorsque l'on parle de nature, en d'autre terme expliciter de quoi est composée cette nature. En analysant les outils utilisés, les savoirs mobilisés, et les gestes des différents enquêté·es de ce terrain, cette première partie a pour enjeu de saisir de quoi est constituée la nature dont nous faisons l'expérience. Percevoir le monde vivant passe, d'abord, par une approche sensitive, par la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat et le goût, et par les technologies qui altèrent, augmentent ou restreignent ces sens. La nature et la valence des canaux par lesquels sont perçus les êtres vivants sont autant de pistes pour comprendre ce qui est extrait ou non de l'environnement.

Au cours de la descente a émergé une idée pour analyser les résultats de l'enquête, recoupant très largement les notions de *régimes de perception* proposés par Isabelle Arpin, Coralie Mounet et David Geoffroy dans leur article *inventaires naturalistes et rééducation de l'attention*. Les régimes de perception permettent de « rendre compte du processus d'éducation de l'(in)attention qui sous-tend la perception de l'environnement, [...] un ensemble de dynamiques incluant les éléments perçus et non-perçus ; les dispositifs technologiques qui visent à diriger l'attention vers certains éléments et à la détourner d'autres éléments, et qui déterminent la manière de porter attention aux premiers ; les individus, collectifs et institutions qui conçoivent, mettent en œuvre et maintiennent ces dispositifs et technologies ainsi que les référentiels qui leur sont associés » [Arpin et al. 2015].

L'ambition de ces régimes de perception est de rendre compte de régimes de relation à l'environnement en mettant en dynamique l'éducation d'attention. Cette notion, importante pour le développement de cette pensée, provient de Tim Ingold et s'inspire des travaux de Maurice Merleau-Ponty [Merleau-Ponty, 1945] en phénoménologie de la perception, et de James Gibson [Gibson, 1979] en perception visuelle. Pour Ingold, l'éducation de l'attention

se construit par un processus d'exploration active de l'environnement à partir du corps et des sens qui l'amène à être affecté par eux, à développer un regard particulier. L'attention à l'environnement est ici construite par l'individu dans une dynamique d'éducation de l'attention [Ingold, 2000]. D'ici il serait possible de catégoriser certains régimes de perception – autrement dit certaines manières de percevoir son environnement – en faisant appel aux objets et collectifs qui conditionnent et orientent cette perception. Dans la suite de leur article, Arpin, Mounet et Geoffroy décrivent le passage, par la pratique de l'inventaire naturaliste, d'un régime de perception à un autre, qui se retrouve dans de nombreux discours d'expériences naturalistes. Le contact à la nature est bien souvent une déambulation, un déplacement dans un espace duquel nous extrayons des informations. En accompagnant les naturalistes sur le terrain j'ai tenté de mettre en évidence leur manière d'explorer l'espace et d'en retirer des informations, des *invites* en fonction de leurs pratiques.

Une des questions fondamentale du début de terrain a été de chercher à comprendre ce qui faisait que, malgré une même revendication – se sentir connecté à une nature dans laquelle on réalise des pratiques – pêcheurs, promeneurs, naturalistes, écologues ou chasseurs pouvaient finalement parler de choses parfois totalement opposées. L'idée de ce mémoire est de développer une approche permettant de décrire les régimes de perception des différentes personnes tout en y incluant les répercussions de ces régimes de perception sur les actions, considérations et restitutions sur la nature (parties deux et trois de ce mémoire). Une approche permet de rendre compte de cette articulation, et de déployer un raisonnement fertile : la perception du paysage. Compris comme « une partie de territoire, telle que perçue par les habitants du lieu ou les visiteurs, qui évolue dans le temps sous l'effet des forces naturelles et de l'action des êtres humains », un paysage est *perçu* d'une certaine manière, on porte attention à certaines choses (qui constitueront l'âme du paysage, le fameux *esprit des lieux*), ce qui entraîne une certaine attente à son égard ; son évolution dans un sens qui ne conserverait pas ces objets perçus serait vue comme néfaste. De fait on entretient le paysage selon l'attente et les projections que l'on en a, au détriment souvent de toute une diversité d'objets et d'êtres qui, dans cet espace, n'ont pas la même valeur que d'autres. La proposition de ce travail est d'appliquer ce raisonnement au monde vivant.

Pour traiter ce à quoi l'on fait attention je m'inspire également des approches en esthétique environnementale – discipline tentant de déterminer ce qui conditionne

l'appréciation esthétique de la nature tout en liant cette appréciation esthétique avec les valeurs que l'on lui porte (aux côtés d'autres valeurs de l'environnement : écologiques, historiques et culturelles) [Afeisa, 2018] [Afeisa 2015]. En tant qu'elle tente de comprendre ce qui est sujet d'attention, l'esthétique environnementale peut nous apporter certaines pistes. En 1998 Allen Carlson publie un travail qui fera date, stipulant qu'une appréciation esthétique juste de la nature passe par la science. La nature, à contrario des arts humains, n'ayant pas été créée dans un but précis d'appréciation esthétique, les sciences, en tant que décryptage des processus ayant façonnés la nature, apportent un cadre dans lequel une appréciation esthétique et compréhensive de la nature est possible [Carlson, 1998]. Ce modèle est rapidement reconsidéré du fait de l'élitisme qu'il suppose (un recours absolu aux sciences) et de la réalité de l'appréciation esthétique qui ne passe que rarement en premier lieu par la connaissance scientifique. Yukiro Saito et Emily Brady replacent l'appréciation esthétique dans une dimension perceptive qui, sans nier la capacité de la science à « faire parler la nature selon ses propres termes » [Saito, 1998] et à inscrire notre expérience à un cadre plus global qu'est celui des mécanismes écosystémiques, la ramènent au sujet qui réalise l'expérience sensible. Brady propose comme modèle alternatif de se baser sur l'imagination, de déceler ce qui, dans chaque part de l'expérience esthétique, raconte une histoire. Elle écrit que la valeur esthétique d'un sujet dépend de « l'intérêt perceptif que j'ai su lui porter et de mon immersion dans le paysage [entendu ici au sens de milieu] » [Brady, 1998] [Carol, 1993]. Cette façon de décrire la manière dont on porte attention aux sujets naturels est particulièrement éclairante et retrace beaucoup des interrogations apparues au cours du terrain : quelle est la place du savoir scientifique dans la construction de ces images de « nature » ? La place de l'imagination ? Comment étudier et classer ce à quoi les naturalistes font attention dans la nature ? Cette ambition de décrire ce qui caractérise l'expérience via ce à quoi nous faisons attention se retrouve au cours de cette première partie.

Dernier point théorique : les naturalistes au sens strict ne sont pas les seuls à faire preuve d'une attention particulière au monde vivant. Promeneur·es, chasseuse·es, pêcheuse·es, herboristes ou cuisinier·es, tout un chacun fait attention dans une certaine mesure à la nature et aux espèces qui la peuplent. Définir à quelles personnes ce travail allait prêter attention a été l'une des difficultés principales du début de terrain. L'un des enjeux principaux étant de ne pas se retrouver empêtré dans des classifications d'acteur·ices susceptibles de réduire considérablement la diversité des approches

possibles. La première ambition de ce travail a donc été de généraliser le terme de naturaliste à toutes les personnes qui *revendiquaient* un rapport privilégié avec le vivant. La réalité du terrain a plutôt bien collé à cette approche nous verrons que les catégories de pêcheurs et de chasseurs ne sont pas homogènes en terme de relation au vivant. De surcroît elles ne jouent pas sur les mêmes niveaux. Par exemple le « naturalisme » ne regroupe pas un groupe homogène mais plutôt un ensemble très polymorphe de pratiques (la photographie, l'inventaire, la collection, la capture, l'érudition etc.). Difficile de leur trouver un point commun si ce n'est l'étiquette qu'ils et elles s'apposent (en se regroupant en associations ou en se justifiant par des études adéquates, en biologie par exemple). Ce mémoire assume la lâcheté de sa définition du naturalisme et de toute autre pratique de connexion à la nature pour traiter des différentes manière de mettre cette connexion, cette attention, en place.

Une telle définition s'extrait aussi volontairement du carcan accolée au naturalisme en tant qu'ontologie, ainsi qu'à toutes les conséquences imputées à cette ontologie. L'ontologie naturaliste a été théorisée par Philippe Descola et stipule que nos sociétés occidentales européennes comprennent la nature comme étant similaire physiquement à l'homme (composée de la même matière) mais différente intérieurement (elle est dénuée de volonté, d'âme, de raison etc.). Pour l'auteur et les partisan·ne de cette approche, ce déni d'intériorité explique l'exploitation de la nature par ces sociétés, la réduisant à une ressource. Nous le verrons, certains naturalistes rejettent en bloc ce rapport d'exploitation, et la nature est une catégorie encore bien présente dans l'esprit des enquêté·es (voir aussi Dupouey, 2024). J'invite le·a lecteurice à ne pas prendre le terme sous sa signification ontologique. Le naturalisme dont il est question dans ce mémoire ne se résume pas à l'acception proposée par Descola.

Lorsqu'il sera question de naturalistes (au sens commun du terme) – et il en sera beaucoup question – il sera d'avantage question des pratiques de ces naturalistes, amateurs ou professionnels, pratiquant l'inventaire, le comptage, l'enregistrement, la photographie etc. Le terme de naturaliste, lorsque rien n'est spécifié, est à comprendre comme « personne proche de la nature, ou ayant un contact avec la nature, ou connaissant la nature etc. » ; en bref toute personne ayant une pratique qui la raccroche de près ou de loin à ce que l'on nome dans le langage courant « la nature ».

1. Au fil de l'eau rencontrer les pêcheurs

27 Avril 2024 – Mâcon

Je rencontre Ethan alors qu'il est occupé à pêcher. Il pleut. Son utilitaire est garé en haut de la digue qu'il a descendu avec son matériel de pêche. Je liste : trois cannes à pêche dont une dans l'eau, une grosse chaise à tiroirs portant une petite table, une petite épuisette, une grosse épuisette, un porte-canne, une bourriche large, une bourriche longue, trois boîtes tupperware remplies d'asticots, deux bobines de fil de pêche, bonnet, smartphone, lampe frontale, bottes et large parapluie. Il est 11h, Ethan est là depuis 6h du matin, il a plus d'une quinzaine de carpes dans sa bourriche. « C'est un moment très méditatif, je garde les yeux rivés sur le bouchon et ses oscillations ». Ses yeux, il ne les dévie pas du fameux bouchon, même pour me répondre. A 12h, sa session pêche terminée, il met toutes ses prises dans sa grosse bourriche et les relâche dans l'eau du port.

15 Mai 2024 – Tournus

Sylvain me promène en voiture aux abords d'une Saône qu'il a l'habitude de fréquenter pour pêcher. Il est président d'une AAPPMA (Association Agréée pour la Pêche et la Protection du Milieu Aquatique) locale, nous nous arrêtons au niveau d'un plan d'eau que son association entretient. De nombreuses affiches déroulent les mailles réglementaires, le nom et quelques traits écologiques des poissons les plus recherchés de la région : carpe, brochet, sandre ou truite arc-en-ciel. Sur les panneaux imprimés de la fédération de pêche se superposent les feuilles A4 de petites annonces, rappels de règlement (limiter les prises à 6 truites par jour et par personnes) et calendrier des prochains concours de pêche à la truite. Sylvain est très heureux de me parler de la zone humide qui jouxte le plan d'eau, lequel est entretenu par les pêcheurs qui y relâchent des truites arc-en-ciel. Il me dit : « Pour moi, les pêcheurs on est les sentinelles des milieux. S'il y a quelque chose qui cloche on est les premiers à s'en rendre compte, à pouvoir le faire remonter parce qu'on est toute la journée au contact des plans d'eau. [...] On est les premiers au contact de la nature, est-ce que tu en connais beaucoup des gens qui ont ce regard là ? »

J'ai pu rencontrer et surtout observer beaucoup de pêcheurs le long de la descente, que ça soit sur les canaux de navigation, dans les ports ou sur les bras morts de la rivière. La description que je dresse d'Ethan correspond plutôt bien au profil type du pêcheur, de même que ce dont il parle, cette attention quasi méditative au poisson et à son milieu. Pêcheurs à la ligne, au coup, au vif ou à la cuillère, j'ai du à regret faire une croix sur les pêcheurs à la mouche qui ne fréquentent pas la Saône. L'échange avec Sylvain permet quand à lui de bien saisir ce dont les pêcheurs se revendiquent : en tant que praticiens du milieu aquatique ils en sont les sentinelles, les veilleurs. Cette proximité physique avec la nature est très mise en avant et donne à voir le lien puissant qu'ils ressentent avec leur rivière et qui s'oppose parfois, dans leur discours, au détachement intellectuel dont font preuve les « scientifiques », qui ne connaîtraient le milieu que par leurs livres (ou leurs bases de données). Sylvain abonde : « les gens de la LPO (Ligue pour la Protection des Oiseaux – agir pour l'environnement) on ne les voit jamais sur le terrain, par contre aux réunions ils sont là à nous donner des conseils, à faire des commentaires ». Ce constat fait écho à tout un récit de la localité : les connaissances du terrain sont à opposer aux savoirs académiques hors-sol produites par des personnes qui « ne sont pas d'ici ». De façon assez prévisible, la légitimité de cette connaissance se revendique d'autant plus fortement qu'elle est susceptible de créer un argumentaire sur la gestion de la nature. La aussi l'existence de tensions rend plus visible encore les oppositions qui peuvent voir le jour, et le rôle des hiérarchies de savoirs dans ces oppositions. De telles accusations sont à pondérer : les écologues se déplacent beaucoup sur le terrain pour réaliser leurs relevés comme me l'expliquera Léo, écologue à la fédération de pêche de Saône et Loire, et l'EPTB, syndicat responsable de la gestion de la Saône, dispose de tout un volet d'inventaire des poissons au fil de l'année. Je vois d'avantage dans le témoignage de Sylvain la volonté de valoriser le savoir de terrain des pêcheurs, savoir qu'ils jugent pertinent du fait de son empirisme et de sa proximité avec l'écosystème [Barthélémy, 2005]. Les pêcheurs font ici appel à un savoir pratique qui justifie une connaissance particulière de la nature : il ne s'agit pas de connaître les noms latins (Sylvain me dit que «[parler de noms latins] va perdre tout le monde ») ni les dynamiques de l'écosystème que les écologues décrivent, mais bien de faire confiance à l'empirisme, à ce que l'on observe, et par essai et hypothèses arriver à la vérité. Ceci les ancre profondément au vécu de terrain, et donc à une perception très incarnée de la nature.

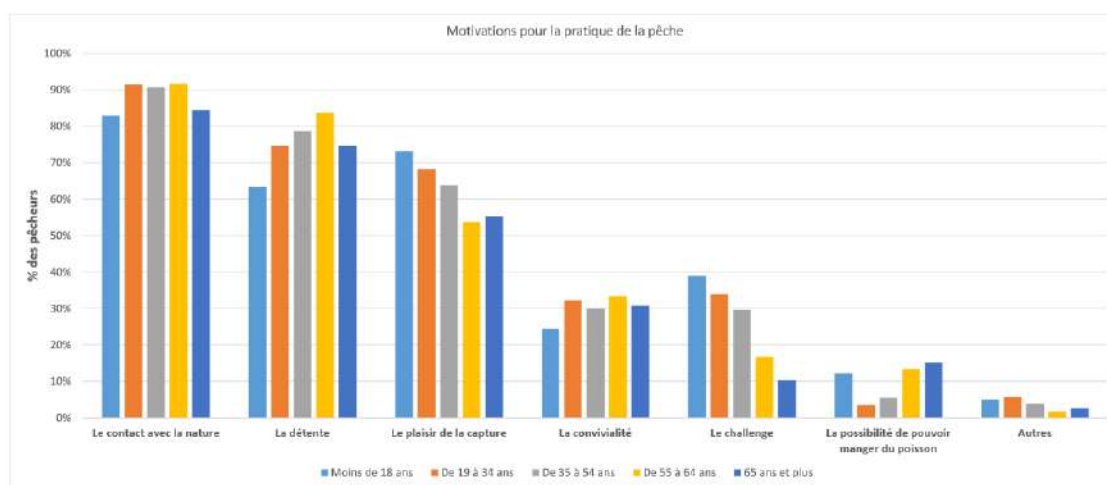
Une partie de l'expérience de nature produite par la pêche poursuit à l'évidence un but précis : tenter de capturer des poissons. Mais l'expérience recherchée ne se résume

clairement pas à cet objectif. Dans une enquête de 2021 réalisée par la Fédération de Pêche est posée la question de savoir quelles sont les motivations des enquêtés pour aller pêcher. Les deux premières raisons ne nécessitent pas forcément l'action de pêcher mais sont des conséquences de la pratique de la pêche. Face à un tel résultat il serait tentant de prendre une posture mettant « la nature » au centre de l'expérience du pêcheur.

Quelles sont vos motivations pour aller pêcher ? (3 choix possibles)

90% des pêcheurs vont à la pêche pour le contact avec la nature et pour se détendre.

La capture d'un poisson est un point clé motivant le pêcheur, manger un poisson est une motivation mineure. Le challenge et la convivialité entre amis semblent être des motivations importantes.



Extrait de l'enquête réalisée par la Fédération de Pêche du Rhône en 2021 correspondant à la question des motivations des pêcheurs à aller pêcher. Arrive en tête le contact avec la nature, élément très présent lorsque les pêcheurs parlent de leurs pratiques. La capture n'arrivant qu'en troisième position il est nécessaire de pondérer cet aspect lorsque l'on parle de ce qui constitue l'expérience du pêcheur.



Sur les bords du canal, à Port-sur-Saône, les pêcheurs donnent à voir leur équipement.

Pêcher passe généralement par l'usage d'une canne à pêche. Cela ne disqualifie pas tout les autres moments ou ces pêcheurs ne pêchent pas, et prêtent attention différemment à la nature, nombreux sont-ils à témoigner de leur capacité à prédire le comportement du poisson, ses espaces de vie favoris, la bonne période pour le capturer, ce qui n'est pas un rapport nécessitant une canne à pêche – la pratique de la pêche n'est pas qu'une relation de capture, il serait donc faux de dire que la relation n'existe que grâce à la canne à pêche. Quelle rôle joue alors la canne à pêche dans la perception de la nature ? En permettant à une certaine interaction de voir le jour, tout comme la paire de jumelle de l'ornithologue – construisant, par leur capacité d'amplification restrictive de la relation, une des modalités d'attention à la nature en la peuplant de certains êtres. Cette capacité qu'ont les objets à médier notre attention vers certains organismes ne doit pas être sous-estimée : ces technologies restreignent l'attention en amplifiant certaines perceptions et en en restreignant d'autres. Dans une analyse qui donne la part belle aux façons qu'ont les naturalistes d'arpenter le paysage, souligner leur outillage donne à voir, déjà, ce qu'ils cherchent à percevoir. La canne, le filet, l'hameçon, sont des technologies de mise en

relation avec le poisson qui ne saisissent pas les invites tendues par les plantes, les champignons, les mollusques etc.

27 Juin 2024 – Villeneuve-les-Avignon

Jérôme se tient au bord du canal. A contrario de nombreux pêcheurs que j'ai pu rencontrer au cours de mon enquête il n'est que peu équipé : deux cannes à pêche et une épuisette. Il se déplace le long du cours d'eau pour y pêcher des brèmes. « Ce sont celles que l'on voit en surface, mais il y a également des truites qui farfouillent dans la vase, on voit les nuages de vase qui se forment. » Sur le Rhône les corbicules, petits bivalves invasifs, sont responsables d'un éclaircissement considérable de l'eau – ces mollusques filtrant l'eau pour se nourrir. S'il mentionne bien l'éclaircissement de l'eau du canal, Jérôme ne parle pas des corbicules : « Oui, ce qui est bien ici c'est qu'on peut chasser à vue, on les voit [les poissons]. Mais la difficulté c'est de leur donner envie de manger ça ». Il me pointe du doigt l'hameçon mimant un gros lombric. « Comme la majorité des pêcheurs sur le Rhône, Jérôme ne consomme pas le poisson qu'il pêche : « J'ai pêché une brème de 10 kilo tout à l'heure, je me risquerai pas à manger ça... Même si l'eau est claire il doit y avoir des rejets. »

Réfléchir en terme de pratiques concrètes d'observation et d'espèces auxquelles portent attention les pêcheurs permet de lever le voile sur la nature de leur mode d'attention : c'est bien le poisson qui est au centre de l'expérience, qui est isolé du fond sémiotique de la nature pour être perçu par le pêcheur, quand bien même l'expérience recherchée serait selon leurs mots « le contact avec la nature ».

S'ils mentionnent régulièrement l'importance de « se retrouver dans la nature » et certaines espèces qu'ils ont coutume de croiser, les êtres vivants avec lesquels l'interaction est construite sont les poissons, et cela s'accompagne d'une connaissance portée presque exclusivement sur ces espèces. Ces usagers de la rivière ne mentionnent par exemple jamais la présence ou l'importance des gammarels ou des éphémères, espèces pourtant écologiquement essentielles pour la survie des poissons [Gosh et al., 2021] – et les personnes interrogées sur la question n'en connaissaient pas l'existence. La connaissance sur les espèces pêchable est en revanche parfois encyclopédique.

Au travers de leur outillage, de leurs connaissances et des gestes physiques que les pêcheurs réalisent lors de leur activité de relation à la nature, il est possible de dire que ces naturalistes font l'expérience d'un milieu peuplé de poissons, mettant de côté les autres êtres l'habitant. Mais les pêcheurs ne sont pas les seuls à restreindre leur attention.



Panneau d'information installé à l'étang du Ratenalet. Donnant des informations sur le « peuplement piscicole » du milieu mais aussi sur les pratiques qui y sont associées on voit apparaître d'ores et déjà une sélection des informations : ne sont présentes que les espèces pêchables sans mention d'autres groupes. L'attention est focalisée sur ces êtres vivants.

2. Dans les prairies mener des inventaires

27 Juin 2024 - Avignon

Le soleil jette une lumière rouge sur les remparts d'Avignon. Romain se tient à une dizaine de mètres du mur, les yeux rivés sur les mâchicoulis. Retraité depuis peu, c'est grâce à ce temps libre supplémentaire qu'il a commencé à consacrer du temps à la LPO et ses actions en faveur de la biodiversité.

L'association offre en effet un cadre qui donne accès à des programmes sociaux

de sensibilisation en même temps qu'à une communauté scientifique, d'« allier le plaisir de l'observation à l'utilité ». L'utilité de sa sortie du soir est de repérer les potentiels nids d'engoulevents présents sur cette zone des remparts en vue de sa restauration. Ces oiseaux migrateurs ont pour habitude de nicher chaque années sur le même site, « ils volent sans se poser durant 2 ans et demi avant de venir nidifier sur leur lieu de naissance [...] il leur faut des fissures pour faire leur nid alors lorsque l'on restaure de vieux bâtiments, le danger c'est de mettre un coup de ciment partout et hop, les nichoirs sont condamnés. » En lien avec la mairie d'Avignon, la LPO a donc monté un programme d'inventaire des nids d'engoulevents. Romain prend des photos et fait remonter ses observations à l'association. Pour lui « La LPO est un superbe espace pour apprendre à connaître d'autres naturalistes et à apprendre des choses sur des groupes que l'on ne connaît pas. Avant d'être à la LPO je n'avais jamais croisé d'entomo. ».

Parler des pratiques des naturalistes amateurs c'est pour beaucoup parler de l'inventaire, exercice canonique consistant à dresser une liste des espèces ou des individus présentes dans un espace donné. En accompagnant des naturalistes, en particulier ceux rattachés à des associations, il est apparu qu'inventorier une biodiversité spécifique était souvent l'objectif énoncé de leurs sorties.

Pour mener ces inventaires, les naturalistes amateurs s'inscrivent souvent dans des associations naturalistes qui portent comme missions la protection et la connaissance de la nature – ce à quoi l'inventaire concourt, lui offrant une place privilégiée dans le calendrier des actions de ces associations. En retour ces inventaires sont régulièrement présentés en réponse à la question bien commune du « a quoi ça sert » : on cherche par sa pratique à améliorer la connaissance globale sur la biodiversité. Pour ce faire il conviendra de raisonner par groupe au gré des expertises présentes dans le collectif. La LPO a longtemps été spécialisée dans les oiseaux, la SSN-SM dans les plantes, Arthropologia dans l'entomologie etc. Dans tous les cas ces pratiques s'inscrivent dans le grand projet de connaître d'avantage la nature avec pour objectif de mieux la protéger. Cette spécialisation est presque automatique du fait de la quantité d'espèces peuplant les milieux et du panel de connaissance sur lequel repose l'identification et la maîtrise de l'écologie d'une espèce. Il est courant de rencontrer des « spécialistes » des papillons, des oiseaux, des orchidées, des chauves-souris ; plus rarement des experts de tout ces

groupes à la foi. En ce qui nous intéresse ici, cette expérience de la nature qu'est l'inventaire, cadrée par un protocole et un objectif précis généralement circonscrit à un certain panel de taxons, conditionne de toute évidence l'attention que l'on porte au milieu.



Romain photographie la fissure dans laquelle vient de glisser un engoulevent. Cette activité d'inventaire permet de mieux savoir où se trouvent les nids d'oiseau afin de pouvoir les protéger.

Pour les naturalistes de la SSN-SM de Chalon sur Saône par exemple, les sorties ne sont dédiées qu'aux champignons et aux plantes, inutile de dire que dans ce cadre l'attention aux oiseaux, diminuée voire absente, n'est même plus affaire d'outils. Si les praticiens et praticiennes de l'inventaire assument tout à fait les biais inhérents à une observation restreinte dans le temps (tant le temps immédiat en heure passées sur le terrain que la saison durant laquelle on inventorie et qui affecte les espèces en présence), il faut également noter que ce que l'on cherche lors de sa pratique est source de restriction et de focalisation de l'attention : on ne perçoit jamais l'entièreté des êtres vivants en présence.

Les outils sont souvent des manières d'améliorer notre capacité à percevoir : pour être plus objectif dans le cadre d'un exercice d'inventaire naturaliste, dans un but d'un rapprochement dans le cas d'une relation avec d'autres êtres vivants. Comme le souligne Vanessa Manceron, les corps ne sont pas engagés de la même manière lors d'une activité naturaliste amateur ou professionnelle [Manceron, 2022]. Les ornithologues cherchent à être le plus discret possibles, accédant à une forme de proximité avec leurs oiseaux via des objets techniques – longue vue, jumelles, filet de camouflage, caméra-pièges – la ou les botanistes cherchent à se rapprocher au maximum de leurs plantes, passent par le toucher, l'odorat, agrandissent ces êtres sous l'action de loupes pour tenter de déceler tel ou tel caractère qui mènera à une compréhension, une relation plus approfondie.

Certaines pratiques ne sont rendues concrètes que par la présence d'un objet. La pratique d'inventaire repose sur l'usage d'un carnet pour noter des présences, attester de celle des chauves-souris passe par l'usage de *bat-box* capables de retranscrire les ultra-son inaudibles pour les humains. D'un autre côté la longue vue permet de médier le rapport à l'animal, de l'augmenter en quelque sorte, tout comme la loupe botanique, la parabole d'audio naturaliste ou l'appareil photo. Cette attention médiée par l'objet invite à rappeler l'importance de ces technologies dans la constitution d'une perception de la nature.

12 Avril 2024, environs de Chalon-sur-Saône

J'accompagne Étienne dans sa sortie du jour. Longue vue sur l'épaule et jumelles en bandoulières, il me parle d'un petit ustensile situé au bout de sa longue vue : un microphone relié à un petit enregistreur qui lui permet d'enregistrer les chants d'oiseaux sur le terrain. Nous marchons, et tandis que nous marchons Étienne note. Malgré tout son attirail il n'a pas besoin de voir les oiseaux qu'il est venu dénombrer, il lui suffit de les entendre pour les savoir présent. Les outils optiques

ne lui servent que pour admirer les oiseaux qu'il souhaite voir de plus près. Il faut dire qu'Étienne n'a d'yeux (d'oreille?) que pour les oiseaux migrateurs, des habitants transitoires de ses espaces de prospection. Au point d'en arriver à être profondément ému par la vue d'un groupe de mouettes mélanocéphales : « écoute comme c'est beau, elles font un cri un peu différent des mouettes rieuses, on peut les différencier comme ça... oh il y en a tellement ! »*.

Étienne note la localisation de l'observation sur l'application Faune France qui permet de faire remonter des données à la LPO. Il laisse régulièrement traîner ses micros la nuit dans les bois pour réécouter les enregistrements dans la journée, certains oiseaux migrateurs ne se déplaçant que la nuit : « Tu te rend compte, l'autre jour j'ai enregistré un groupe de courlis centrés, ils sont passés au dessus de ma maison pendant que je dormais ! »

* La mouette mélanocéphale est une espèce très commune sur les bords de mer ou elle nidifie, la réaction d'Étienne surprendrait beaucoup d'ornithologues.

15 Mai 2024, Reyrieux

Louis sait reconnaître chaque plante que nous rencontrons sans hésitation et à l'œil nu. Profil atypique à mes yeux il arpente avec moi et une amie naturaliste les lisières d'une forêt dans l'espoir d'y trouver un cormier, repéré l'année suivante. Short, chaussures de rando, k-way et, plus important encore, son téléphone. Louis utilise presque systématiquement iNaturalist pour entrer ses données, marchant dans la nature armé de son Fairphone il photographie les espèces originales et les entre dans sa base de donnée sur l'application (qu'il place en signature de ses mails).

L'intérêt est multiple pour lui : l'application fonctionne comme un vrai réseau social, intègre tout les organismes vivants et permet des restitutions de données plus précises. Échanger, restituer, suivre.

Il arrive que iNaturalist soit de bon conseil, pour lui dire qu'une espèce est exotique par exemple (comme c'est le cas d'un trèfle buissonnant planté dans son jardin), mais elle peut également « partir dans les choux, dire n'importe quoi ».



Étienne observe un groupe de mouette mélanocéphales, il les a reconnu au moyen de leur cri [Crahan crahan] me raconte-t'il. A l'extrémité de sa longue vue, une petite boule : le microphone avec lequel il enregistre le chant des oiseaux qu'il rencontre.



Louis entre ses données d'observations sur iNaturalist. Au moyen de l'application il peut tenir à jour sa liste d'espèces et surtout échanger avec d'autres naturalistes de la région ou spécialistes des espèces qui l'intéressent.

Pour Louis le téléphone fonctionne comme un objet susceptible d'enrichir la rencontre. Il n'en aurait théoriquement pas besoin, l'application ne servant qu'en de très rares occasions à aider l'identification. iNaturalist est une application proposant de prendre en photo un être vivant, de l'identifier (par intelligence artificielle) pour ensuite le rentrer dans une base de donnée individuelle ou collective. Cela a entre autre pour avantage de mettre à disposition des amateur·ices une cartographie de l'observation des espèces sur un territoire et, dans le cas de Louis, de créer une communauté avec laquelle échanger. Son téléphone comme objet technique lui permet de donner une nouvelle dimension à sa pratique naturaliste. Il en va de même pour Étienne dont la longue vue ne prend finalement que rarement un rôle obligatoire dans son attention aux oiseaux, c'est finalement le corps et le sens de l'ouïe qui a le plus d'importance.

Si ces objets permettent d'enrichir la relation il est important de noter qu'elles appauvrissent considérablement d'autres relations avec d'autres êtres. En se concentrant ainsi sur l'ouïe et le chant des oiseaux, Étienne se rend par exemple insensible aux présences visuelles des plantes. En cheminant avec son téléphone en ayant en tête ses quêtes botaniques, Louis ne prête pas attention à tout un cortège d'oiseaux, insectes et autres vers-de-terre qui croisent sa route. On pourrait imaginer que les deux naturalistes, cheminant sur le même sentier, rendraient compte d'un peuplement tout à fait différent – habité de bergeronnettes printanières pour Étienne, fleuri de raiponces pour Louis.

Cette restriction du champ de perception est souvent volontaire comme pourra me le dire Max, membre de l'association naturaliste lyonnaise « Des Espèces Parmi'Lyon (DEPL) », alors qu'il réalise un inventaire sur une friche : « je me sens moins concentré, plus distrait, lorsque j'ai un filet entre les mains, je préfère me focaliser sur les plantes et les insectes [hors papillons] » qu'il attrape à main nue. Le choix de ne pas prendre de filet se réfère à l'attention qu'il faudrait porter aux papillons susceptibles d'être attrapés. Sans filet et sans la possibilité de les capturer, plus besoin de porter attention aux papillons dans le cadre de l'inventaire (entre autre parce que d'autres bénévoles se chargent de les capturer) ; Max peut se concentrer uniquement sur les plantes. Apparaît ce que l'on pourrait appeler une ergonomie de l'attention : dans certaines tâches les naturalistes amateurs choisissent volontairement de se fermer certaines interactions afin d'être plus efficaces sur d'autres, de mieux pouvoir se focaliser. S'équiper d'une certaine manière c'est ainsi déjà dire ce que l'on va chercher à voir. C'est déjà projeter la rencontre et anticiper la relation. C'est

restreindre son attention en cherchant à amplifier la relation à certains êtres parfois au détriment d'autres.

Autre ustensile : le livre, sans lequel les naturalistes amateurs comme professionnels ne sortent que rarement en vadrouille. En groupe on compare les avantages du guide Chinery par rapport au Delachaux, la pertinence de tels ou tels renseignements sur la répartition des migrations d'oiseaux... Les guides naturalistes font partie intégrante de la panoplie de terrain au même titre que le filet pour les entomologistes et les loupes pour les botanistes. Les guides « servent de référence », ils mettent à portée de main les noms latins, permettent de retrouver le nom de cette plante que l'on a sur le bout de la langue ou de se souvenir de sa famille. Le livre est une incarnation de la connaissance naturaliste canonique : il a son propre langage de référence qu'il faut apprendre à maîtriser, il offre un panorama d'espèces que l'on va pouvoir apprendre à reconnaître chaque fois plus facilement, il mentionne le nom latin. Fait intéressant, les guides les plus plébiscités font usage du dessin et non de la photographie, le dessin permettant de mettre bien plus facilement en avant les critères d'identifications que les photographies.

Toutefois les livres, aussi important soient-ils, finissent toujours par rester sur la banquette conducteur ou dans le coffre. On ne s'y réfère qu'en cas de grand doute mais ils ne sont plus nécessaires à l'expérience du terrain.

11 Avril 2024, Châlon-sur-Saône.

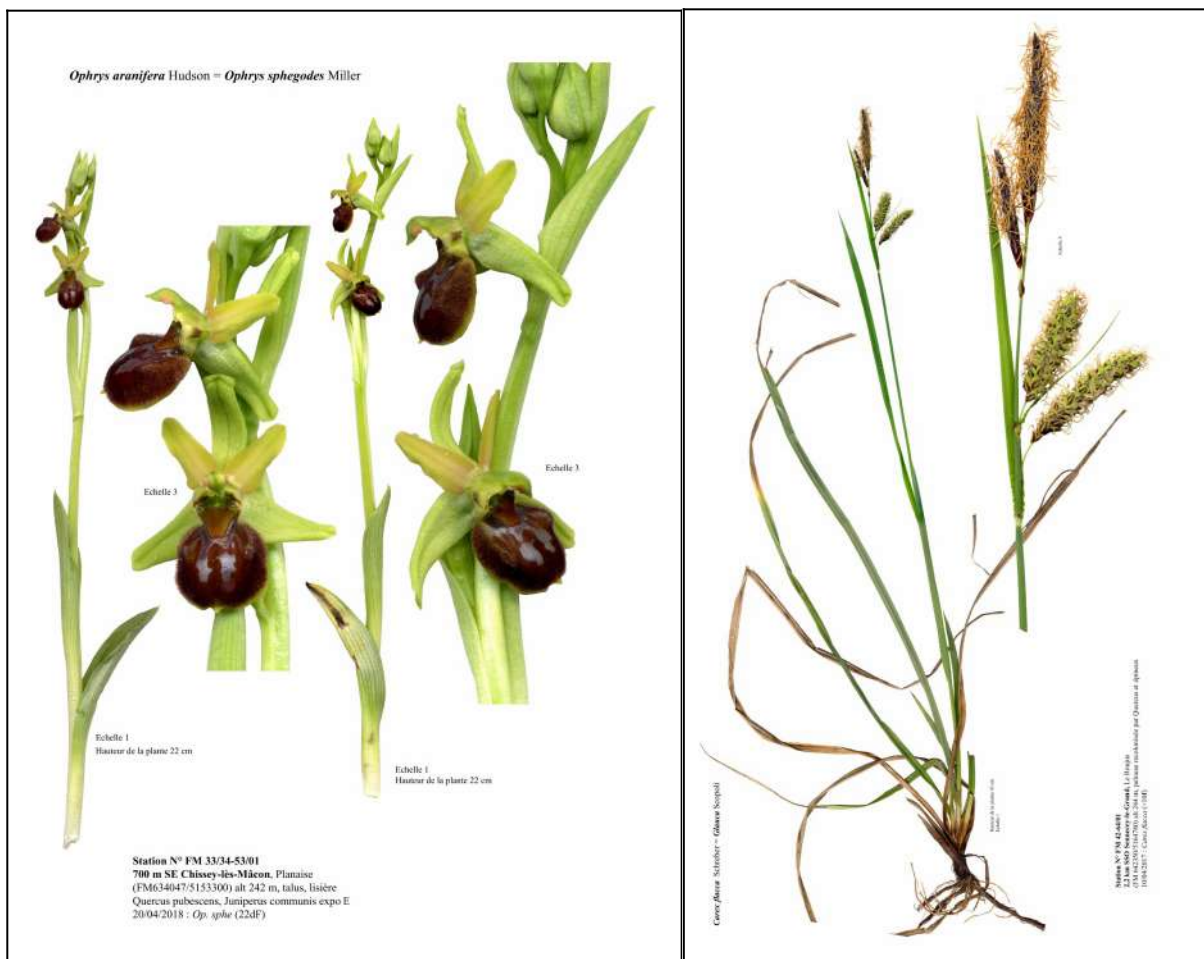
Nous cheminons par petits groupes au soleil dans les prairies calcaires des coteaux Châlonais. J'accompagne la Société de Sciences naturelles de Châlon dans leur sortie hebdomadaire. Chaque semaine ce petit groupe (composé en majeure partie de retraité·es) se retrouve pour aller inventorier un site ; la liste des espèces en présence est tenue assidûment depuis parfois plus de vingt ans. Nous sommes environnés de plantes aux fleurs bien visibles, œillets, carex, centaurées... que les membres de l'association notent scrupuleusement sur une fiche dédiée. Les noms des espèces déjà en présence les années passées sont notés, on y ajoute les nouvelles espèces s'il y en a.

Dès le départ des dynamiques se forment entre « experts » et « novices » : « ça ? Oh moi je ne sais pas ce que c'est, je ne suis pas une experte, il faut demander à Jean, moi je ne fais que de la photo ». Jean, c'est « le livre ambulant, il connaît

toutes les plantes ». Équipé d'un panier et d'une loupe botanique, il semble en effet connaître le nom vernaculaire de chaque plante, et après un petit moment de concentration, y ajoute le nom latin, que Christophe, chargé l'inventaire, note ou coche sur sa fiche. Lorsque je l'interroge, Monique me dit venir pour la promenade, elle aime la compagnie des naturalistes et des fleurs, surtout les comestibles, qu'elle cueille, mais se dit bien incapable de retenir tout les noms. « Je suis plus une jardinière qu'une naturaliste moi, pas comme les autres qui savent tout ».

Damien est l'un de ces naturalistes considéré comme expert par le groupe. Dès son arrivé sur le site il enjambe une clôture, GPS à la main, et file dans son coin. C'est que Damien a un projet bien précis en tête : suivre les populations d'orchidées de Saône et Loire. A l'aide de ses points GPS il repère les individus qu'il avait noté les années passées pour voir s'ils sont toujours présents. Bien sur on ne note pas tout non plus, l'Orchis bouffon, plutôt commune, ne bénéficie pas de la même attention que l'Orchis araignée ou l'Orchidée mouche que Damien traque. Son but est de recenser et de suivre la répartition de ces espèces dans le département, au point d'en devenir l'un des experts régionaux en lien avec le Muséum. Il me confie : « Honnêtement dès fois je prends mes distances, se promener avec des personnes qui ne sont la que pour cueillir de l'ail des ours ça m'énerve ».

Pour les naturalistes amateurs, les savoirs scientifiques sont à double tranchants. D'une part ils sont l'un des facteurs motivant et pour certains justifiant la pratique, mais ils sont également un facteur de pression enfouie lorsqu'ils délégitiment certaines connaissances de la nature au sein des cercles naturalistes. Les inventaires ne sont pas des promenades d'observation, c'est parce qu'ils sont standardisés qu'ils permettent de créer une connaissance plus généralisable sur les habitants non-humains d'un milieu [Boyd, 2023] [Arpin, 2015].



Reprenant les codes de l'herbier, Damien réalise un « herbier numérique » à partir des espèces qu'il rencontre sur le terrain. Cela lui permet de n'avoir à prélever qu'un individu de chaque espèce. Les planches fourmillent de données cryptiques pour qui n'est pas familier de la mise en base de donnée des observations naturalistes ou du jargon scientifique.

Signe de la particularité des savoirs naturalistes amateurs, Damien critique à plusieurs reprises l'évolution des normes naturalistes et les inquiétudes qui y sont liées : « Tu sais maintenant on nomme de nouvelles espèces sans le moindre critère morphologique, c'est tout du moléculaire ! Aucune dissection, aucun critère, pas de nom latin associé, n'importe qui peut faire n'importe quoi ! ». Critique récurrente de l'évolution des sciences naturelles vers toujours plus d'informatique (de moléculaire pour la biologie) et toujours moins de terrain. Autre critique, celle des noms donnés aux choses qui changent au gré des travaux et conventions scientifiques : « Le nom a changé, mais je ne suis pas d'accord avec ça, l'ancien collait mieux à la forme de la fleur [...] ils ont éclatés le genre Sorbus, je n'arrive

plus à m'y retrouver... ». Ce « ils » désigne toujours les scientifiques professionnels – dont peu semblent se définir comme naturalistes de terrain.

Nous touchons du doigt un point d'ambivalence dans ce qui fait le naturalisme : la nature de la connaissance n'y est jamais statique, oscille hors du champ du profane (on ne peut pas tout dire, il y a bien des savoirs valides, plus experts que d'autres, qui font appel à la science) et le besoin d'une approche de terrain, sensorielle, de l'objet naturel, une compréhension bien à eux, d'une subjectivité. Les naturalistes amateurs ne sont pas des scientifiques, ils font beaucoup appel au savoir créé par ces derniers mais le combinent à leur manière avec leurs expériences de terrain. Claude par exemple, expert des champignons au sein de la SSN-SM, me confie : « Moi ma technique, c'est qu'il y a toujours 3 critères pour identifier un champignon, ça peut être l'odeur, la texture du pied, la couleur... qu'importe mais tu as toujours 3 critères ! Et autre conseil, utilise toujours tes propres termes pour parler des champignons, et après tu regarde les termes scientifiques des livres. Celui-ci par exemple il a les pieds velus ». Si la science est tenue en haute estime par les naturalistes amateurs, elle ne doit pas venir interférer avec leurs pratiques, Damien grincera toujours des dents en devant appeler les Ombellifères par leur nouveau nom d'Apiacées (nouveau nom du taxon auquel appartient la carotte (*Daucus carota*) et la ciguë (*Conium maculatum*), bien connues pour leurs fleurs en ombelles, d'où leur ancien nom d'ombellifères aujourd'hui caduque pour des raisons de nomenclature taxonomique).



Les naturalistes de la SSN-SM arpentent les prairies calcicoles. Les échanges de savoirs foisonnent, en latin comme en français. Fait amusant, tout les savoirs ne sont pas scientifiques, et l'on s'accommode avec grand plaisir de recommandations culinaires à base des plantes rencontrées !

21 Avril 2024 – Gray

Grégoire et Benjamin me font face. Les deux responsables de l'animation Natura 2000 de la vallée de la Saône amont au sein de l'EPTB Saône-Doubs se répondent l'un l'autre. Leur mission au jour le jour est d'être en contact avec les agriculteurs, sylviculteurs, habitants et habitantes de la vallée afin de concilier leurs pratiques avec les enjeux de conservation des sites Natura 2000 ; selon leurs mots « utiliser les fonds Natura 2000 pour ne pas que la sauvegarde de la biodiversité n'entrave certaines personnes mais au contraire le faire porter par toute la société ».

Ce qui m'intéresse est de comprendre quelle place leur donne leur statu d'écologue et l'expertise qui y est associée. « On fait l'effort scientifique nécessaire pour apporter (à l'agriculteur) une réponse précise qui est toujours

dans la limite des connaissances actuelles. On parle de vivant, c'est pas carré un oiseau, il lui faut pas un hectare 327 et tel et telle plante dedans ça serait trop simple ; mais en tout cas on accompagne ».

Benjamin décrit son expérience au contact de la nature : « je ne me nommerai pas naturaliste, plutôt écologue. Moi ce que j'aime faire c'est soit réparer la nature soit essayer de comprendre la nature, et c'est grâce à mon cursus scolaire que je me suis orienté sur ce que je suis aujourd'hui : lycée agricole d'abord, pour comprendre grâce à la géologie, la botanique... Puis universitaire [...] c'est vraiment la gestion des milieux naturels qui m'intéressent, c'est pour ça que je me suis mis aux inventaires ! [...] je fais ce que j'ai toujours voulu faire : protéger la nature ».

Naturalistes scientifiques par excellence, les écologues ont pour particularité d'être des professionnels, reconnus comme tel, du fait de leur formation. Grégoire par exemple témoigne : « J'avais la connaissance des espèces localisées autour de mon territoire [du fait de son activité de naturaliste] mais il m'a fallu apprendre le bagage scientifique que mon parcours universitaire [de naturaliste] ne m'avait pas donné et passer d'un truc purement naturaliste à quelque chose de scientifique ». Pour ces écologues le mot est clair : le naturalisme n'est pas une science, connaître l'environnement demande de se référer à un panel de savoirs spécifiques issus de formations dédiées (DEUG, licence de biologie, BTS Gestion Protection de la Nature etc.). Ces savoirs sont ensuite mobilisés pour orienter les actions en faveur de la nature. Il ne s'agit plus de connaissances comme les autres, le savoir scientifique apporte une maîtrise des mécanismes de l'écosystème que n'apportent pas les pratiques naturalistes amateurs ou les autres savoirs sur la nature.

Ce savoir est fixé et donne une place plus importante à certaines espèces dans l'expérience de nature des écologues : les espèces dites « à enjeux ». A l'origine des espèces qui font l'objet de mesures de protection ou d'une importance particulière, même si le terme regroupe aujourd'hui toute une variété d'organismes. Cette tendance se retrouve surtout chez les chargés d'étude naturalistes, des naturalistes professionnels chargés de dresser des inventaires *officiels* à prendre en compte lors de décisions. Le caractère décisionnel de leurs inventaires les amène d'office à raisonner en terme d'espèces « à chercher » et donc d'attention focalisée.

19 Mai 2024 – Dijon

Maurice a accepté de me rencontrer en tant que naturaliste travaillant chez Biotope, l'un des plus gros bureaux d'étude naturaliste de France. Sa spécialité va aux insectes, en particulier les lépidoptères. Comme nous nous retrouvons chez lui je lui demande de me décrire sa façon de procéder sur le terrain. « La phase terrain je prospecte tout à pied avec le filet et en fonction de la taille du terrain soit je vise vraiment les endroits les plus importants [repérés en amont par photo-interprétation] sinon je vais partout si j'ai le temps d'aller partout. [...] Et puis la phase rapport j'ai un rapport à rendre derrière donc je m'occupe de tout mon taxon, bibliographie, analyse des cortèges, un tableau récapitulatif d'espèces à enjeu et après une cartographie avec les habitats par cortège et les espèces patrimoniales observées. À Biotope on considère qu'une espèce est à enjeu si elle est protégée régionale ou nationale, du coup c'est une espèce à enjeu réglementaire ; et ensuite on a les espèces à enjeu naturaliste on va dire que là on prend toutes les espèces avec une liste rouge, [...] les espèces ZNIEFF on les prend en compte en tant qu'enjeu faible et évidemment aussi on regarde les espèces directives habitat mais souvent elles sont également protégées. »

Je m'interroge : La sortie terrain d'un naturaliste de bureau d'étude n'est-elle dictée que par des textes de loi et des directives européennes ? « A force on connaît les espèces qu'on espère trouver donc les espèces à enjeu. Par exemple si je parle du cuivré des marais (*Lycaena dispar*) sur de la prairie humide inondable ou de la mégaphorbiaie on va avoir le réflexe de le chercher direct. On a notre petite liste des bêtes qu'il faut vraiment trouver, sinon on note tout parce que même les données banales c'est quand même de la donnée intéressante. »

« On connaît les espèces qu'on espère trouver ». Cette phrase porte deux sens : d'une part c'est la connaissance accumulée par Maurice et ses formations qui lui permettent de savoir ce qu'il pourrait y avoir dans un espace, de s'attendre à trouver certaines espèces. D'autre part espérer trouver vise un but très précis qui va pouvoir servir une cause, faire prendre des décisions. Pour Maurice, trouver certaines espèces entraîne la constitution d'un rapport d'étude plus conséquent, plus à même de protéger les espèces en question et par la même occasion leur écosystème associé. Les textes de loi jouent ici, en tant que faits sociaux, un rôle dans l'attention que l'on porte à la nature.

Le cadre de l'inventaire d'étude naturaliste conditionne d'autant plus la perception de son environnement qu'il ne vise pas seulement à apporter une connaissance plus grande de la nature mais possède un objectif clair (estimer l'*intérêt écologique* d'un lieu), vise des espèces très ciblées que l'on attend ou pas en fonction dans l'endroit dans lequel on opère. Pour Grégoire et Benjamin, les animateurs Natura 2000, il est question de rechercher les râles de genêts (*Crex crex*) et les courlis cendrés (*Numenius arquata*), deux espèces d'oiseaux ciblées par les politiques de protection Natura 2000. La présence de ces espèces entraînant la mise en place de mesures conservatoire particulière, les observer n'a pas la même importance que de croiser un autre oiseau. L'attention que l'on porte est ainsi fortement influencée par tout un panel de conventions sociales qu'il serait trop ambitieux de lister ici : les lois, le folklore, le patrimoine, la rareté, la beauté etc. En ce qui nous intéresse (en ce sens qu'elles interviennent nommément dans les discussions sur la prise en charge de la nature), les convention sur la biodiversité jouent un rôle de premier plan dans l'expérience que les naturalistes professionnels et les écologues ont de la nature.

Comme énoncé dans l'introduction les naturalistes se composent de nombreuses sensibilités. Tous font toutefois appel à une sélectivité dans les êtres auxquels ils font attention, les amenant à avoir une expérience de la nature partielle. Les ornithologues ne font pas autant attention aux plantes que les botanistes ce qui les amène à déambuler dans un univers peuplé différemment. Les professionnels déambulent avec une visée opératoire, donnant déjà sur le papier une importance plus ou moins grande à diverses espèces et les coupant de certaines invites. A l'instar des pêcheurs, les naturalistes font l'expérience d'une nature partielle.



Les savoirs exercent eux aussi leur l'agentivité sur les pratiques naturalistes. Théa et Alex sont étudiants en BTS Gestion et protection de la nature. A l'instar de Grégoire et Benjamin iels se forment pour apprendre à connaître la nature. Ces sorties du week-end, iels le font par plaisir, mais identifier et connaître dépasse le dépaysement, pour elleux c'est aussi une nécessité imposée par leur formation : iels doivent être capable, prouver qu'iels peuvent identifier ces espèces dans leur milieu afin de pouvoir prétendre être aptes à mener une expertise écologique.

Le long de nos discussions apparaît en creux la compétitivité des études dans l'environnement : il est nécessaire de connaître son sujet, d'en devenir quasiment expert·es, c'est pourquoi beaucoup de jeunes naturalistes cherchent volontairement à rester généralistes, pour rester globaux et ne pas entrer dans des cercles trop fermés de connaisseur·es « compétitifs·ves ».

3. Déambuler dans la ripisylve

« Moi je ne suis pas naturaliste... » a été une phrase très récurrente lors de ce terrain. On est pas naturaliste mais on sait pourtant donner un nom à toutes les plantes lors des promenades, on sait reconnaître un poisson aux bulles qu'il fait à la surface. Ou alors on reconnaît cet oiseau, on fait attention dans les ornières au cas où il y aurait des sonneurs à ventre jaune... Malgré tout on est pas expert, ce sont *eux* qui savent, à *eux* qu'il faut demander. La question de l'expertise recoupe celle des savoirs légitimes, experts, et des savoirs profanes, vernaculaires [Damay et al., 2011] mobilisés par les différents usager·es de la nature en fonction de leurs activités. À l'instar de l'éducation de l'attention les différents savoirs conditionnent la façon dont nous percevons, et ce que nous percevons. Ils sont partie intégrante (voir clé de voûte) dans les dynamiques de pouvoir liés à l'administration de la nature [Arpin et al., 2015], [Alphandéry et Fortier, 2005], [Alphandéry et Fortier, 2011]. Ne parler du naturalisme que comme d'une pratique au but visé serait invisibiliser toutes les personnes que j'ai pu rencontrer pour lesquelles l'expérience de la nature, dans sa quotidienneté, ne vise pas d'autre objectif que de se ressourcer, profiter de la nature en flânant. La promenade en forêt, la randonnée ou le jardinage sont autant de façons de passer du temps dans la nature sans inventorier, chasser ou chercher quoi que ce soit. On entre ici dans le tourbillon de ces usagers et usagères solitaires, qui n'appartiennent pas aux associations, ne pratiquent cette activité que dans un usage individuel. De telles activités ne nécessitent à priori pas de connaissances naturalistes particulières ni d'outils, quoi qu'elles puissent en être agrémentées.

Pour autant personne ne se promène dans la nature sans faire attention à quoi que ce soit, les sens coupés. L'attention que l'on porte est ici susceptible d'intensifier l'expérience de la promenade, apportant – à l'instar du botaniste créant un lien de sens entre la nature des sols et l'orchidée qu'il rencontre – la possibilité de s'étonner de la présence de telle fleur, de s'imaginer ou niche cet oiseau qui chante. Le rôle de l'éducation de l'attention est ici primordial. Se construit au fur et à mesure un sentiment d'attachement et de connaissance qui débouche parfois sur des actions de sensibilisation.

Rendre compte de ce à quoi ces personnes font attention dans la nature pourrait paraître impossible, mais je fais ici le choix de contourner cette difficulté en la considérant comme un iceberg dont nous n'étudierons que la partie émergée (ce que l'on a pu me faire part lors des échanges) tout en sachant pertinemment que pour saisir cette attention dans son entièreté comme j'ai pu le faire avec les naturalistes il faudrait plonger bien plus

profondément (ce qui n'est pas l'ambition de ce mémoire de recherche). Deux sujets reviennent communément dans le discours de ces personnes aux frontières du naturalisme : la nature sauvage et la nature polluée, la première étant souhaitable, la seconde à rejeter.

La nature sauvage fait écho à toute une tradition esthétique et se manifeste dans la parole des enquêté·es promeneur·euses par la possibilité de voir des espèces dans un environnement qualifiable de *naturel*. A contrario, une nature polluée est une nature qui laisse entrevoir des traces néfastes de la présence de nos sociétés. Cette opposition se retrouve communément dans les discussions abordées lors des visites du bateau : « Je ne comprends pas pourquoi est-ce qu'ils font ça [goudronner les bords de Saône pour en faire une piste cyclable], une route pour vélo ça peut se faire avec de la terre, pas besoin de goudron ! Lorsque les plaisanciers viennent sur la Saône c'est pour voir des espaces préservés, pour voir la nature ! ». La *nature* est toujours pensée comme un espace préservé, qui donne à voir des espèces, faute de quoi le milieu perd de son intérêt.

Apoline a travaillé durant les quatre mois d'expédition sur la présence de pollution macro-plastique sur la Saône et a eu à cœur d'inclure la perception des habitant·es sur le plastique [Zahorka, 2024]. Le plastique fait l'objet de nombreuses actions : quasiment toutes les AAPPMA organisent annuellement des campagnes de ramassage à l'instar des communes du linéaire de Saône, et les incivilités de personnes jetant du plastique dans la nature sont vivement décriées. Cette conception du naturel contre l'artificiel est contestée par plusieurs enquêté·es pour lesquels la présence humaine fait partie intégrante de la nature. Tout un courant de pensée s'attache à repenser la présence d'artifices humains au sein de la nature et de ne pas les considérer comme des déchets tout juste bons à être éliminés [Monsaingeon, 2016] [Mougenot et al., 2006] [Thorel et al. 2018] via la question des nouveaux écosystèmes, ces espaces fortement affectés par la présence humaine et qui voient se développer tout un cortège d'espèces originales, que l'on classe parfois comme exotiques envahissantes. Jean-Loup, de part son travail sur les îles de la Saône, a pu observer que ces espaces délaissés étaient en passe de devenir de véritables refuges pour la faune et la flore de la rivière [Baudoin, 2024]. Pourtant ces îles sont de véritables accumulatrices de plastiques [Zahorka, 2024] et la présence d'animaux dans ces milieux est parfois favorisé par l'action humaine.

La nature mentionnée par ces personnes ne se revendiquant pas particulièrement d'une attention naturaliste mais qui déambulent dans les forêts, choquées par certaines

destructions causées à leur habitat de proximité, met en évidence ici aussi la sélectivité de ce à quoi l'on porte attention. Ici aussi certaines espèces et dynamiques sont à conserver tandis que d'autres sont à bannir, sous peine que la *nature* disparaisse.



Habitantes de l'abandon, les cigognes se sont établies sur les îles désaffectées. Les volis de peupliers, résidus de plantations destinées à la pâte à papier aujourd'hui plus assez rentables, forment des nichoirs parfaits pour ces oiseaux, sur des îles que plus personne ne fréquente.

- - -

La nature dont nous faisons l'expérience est donc toujours partielle. Lorsque nous nous déplaçons dans un milieu, nous ne saisissons pas tous les signaux envoyés par les espèces en présence. Cette singularité de notre attention à la nature permet de dépasser l'image brumeuse de « la nature » à laquelle tout·es les enquêté·es font référence. En analysant plus rigoureusement les gestes opérés lors des pratiques, l'origine des savoirs mobilisés ou encore la sélectivité de l'attention qu'opèrent les objets techniques, il est possible de souligner la spécialisation de notre attention à la nature, restreignant le lien à certains êtres tout en augmentant nos capacités perceptives à l'égard d'autres. Ce qui

ressort de cette première analyse est qu'il n'existe pas *une* manière totalisante de percevoir la nature, un seul œil naturaliste et une sensibilité au vivant mais bien une sensibilité à *certains* vivants qui vont porter sur leurs épaules la manière dont on se représente la nature.

Nous allons voir dans la partie qui suit la façon dont cette diversité de manières d'être attentif à la nature se répercute dans la sollicitude que l'on lui porte, la manière dont on intervient sur elle, on prend soin d'elle, en d'autres termes la façon dont cette attention à certains vivants restitue une action partielle. Nous nous poserons la question de savoir si tous les modes d'attention sont susceptibles de créer de l'affect, et si oui comment cet affect est-il restitué par les naturalistes.



Anne-Lise et Louise déambulent dans un champ de tournesol récemment coupé, iels sont entourés d'êtres dont la présence sera ou non notifiée.

II. Faire vivre le paysage naturel que j'ai construit

La première partie de ce mémoire a mis en lumière le caractère non exhaustif de l'expérience de nature des différents individus, influencés par leurs outils, leurs pratiques et leurs éducations de l'attention. Notre attention ne se porte jamais sur « la nature » qui est quelque chose d'abstrait mais bien sur un certain panel d'êtres qui la composent. Ce chapitre pose la question de savoir si cette perception sélective des êtres vivants contribue à créer un lien affectif à son tour sélectif. Nous verrons que ce lien affectif ne cible de fait que rarement « la nature » mais plutôt certains des êtres ou milieux qui la composent.

La diversité des espèces auxquelles on porte attention constitue un paysage mental de ce qu'est la nature. Il est pertinent ici de revenir sur cette appellation de paysage pour mieux comprendre ce en quoi il s'articule avec une dynamique d'intervention et de sollicitude. Ce que l'on perçoit constitue ce sur quoi on peut interagir, autrement dit ce que l'on souhaite continuer à percevoir ou au contraire cesser de percevoir, en d'autres termes leur *état souhaité de la nature*. En observant ce que les naturalistes perçoivent lorsqu'ils sont « dans la nature » il est possible de comprendre plus finement les actions qu'ils mènent pour transformer la nature (ou au contraire, les actions qu'ils ne mènent pas).

La roche de Solutré, éperon rocheux à l'Ouest de Mâcon, Grand Site de France d'où la Saône est visible, donne un bon exemple de ce lien entre paysage souhaité et entretien réalisé. Au tournant des années 90, les flancs de l'éperon voient proliférer du buis, espèce déjà présente mais dont le développement risque de refermer les espaces de pelouse calcicoles (sol calcaire bénéfique entre autre aux orchidées) qui font la spécificité du site. La roche de Solutré risque bien, si rien n'est fait, de ne plus ressembler à la roche de Solutré ! Il est alors décidé, en 1995, d'introduire des chevaux chargés d'entretenir l'espace des pelouses. Le paysage est ici caricaturalement pensé (entre autre du fait des missions des Grands Sites de France) comme un espace ne devant pas évoluer. Le buis, dont le développement était tout « naturel » (car non médié par l'action humaine) s'est vu perçu comme indésirable, et des mesures ont été prises pour conserver l'image canonique du site de la roche de Solutré.

Cette façon d'agir pour conserver un paysage souhaitable me semble tout à fait comparable à la manière dont on agit pour protéger la nature. On construit d'abord une image de ce qu'elle est (par nos pratiques) qui donne forcément en creux à voir ce qu'elle n'est pas (des espèces ignorées ou jugées inopportunes). Lorsque cet état est en péril ou

n'est simplement pas atteint (que les cormorans mangent le poisson, que la renouée envahis les berges ou que l'agriculture intensive écrase les courlis) il faut agir afin de rendre ou de donner à la nature son état souhaité. Cette sollicitude [Tissot, 2017] [Petit, 2014] envers un milieu que l'on prend en affection et que l'on cherche à soigner est l'une des pistes que j'explore pour démontrer du lien intime qu'entretiennent les naturalistes avec leurs espaces de pratique.

1. Intervenir sur la rivière

Il me semble nécessaire, en préambule, de parler du contexte actuel de la Saône et du Rhône. Ces deux cours d'eau font l'objet, depuis au moins 2005 et l'initiation du plan Rhône-Saône, d'actions de restauration écologiques. Ce plan courant jusqu'en 2027 prévoit de « Préserver et restaurer en qualité comme en quantité les milieux et les ressources, [mener des] actions pour restaurer une biodiversité digne d'un grand fleuve et pour atteindre le bon état des milieux naturels. » [Plan Rhône-Saône, 2023]. Sur la Saône, ces projets de restauration sont initiés par l'EPTB Saône-Doubs, syndicat chargé de la gestion globale de la rivière pour les communes du linéaire. Le long de l'itinéraire, Amandine, sociologue sur l'expédition, s'est intéressée à la manière dont les projets de restauration écologiques se construisaient (qui initie un projet, qui le réalise, qui le surveille, qui est consulté etc.). Il s'est avéré qu'un nombre très conséquent de projets de restauration étaient proposés par les fédérations de pêche départementales puis géré et opéré par l'EPTB. Ces projets étaient quasi-systématiquement des aménagements de frayère à brochet. Le fait que les associations et fédérations de pêche ne portent que des projets visant à favoriser des poissons nous a interrogé sur ce que l'on appelait « restaurer » et les espèces que l'on ciblait en parlant de cela.

Restaurer la nature suit tout un raisonnement qui opère d'après une conception particulière de cette nature : définir un espace comme étant dans un *mauvais état écologique* qui nécessite restauration puis fixer des objectifs permettant d'attester d'un état écologique restauré, autrement dit un *bon état* par rapport à un mauvais état [Cotet et al., 2021]. D'un bout à l'autre il est question d'espèces. Un milieu n'est jamais « mauvais » ou « bon », il est bon ou mauvais pour une ou des espèces qui l'habitent (ou l'habiteraient) et que l'on souhaiterait voir continuer ou commencer à habiter.



Fernand se trouve, avec Amandine et Jean-Loup, au cœur d'une mégaphorbiaie, milieu très spécifique hébergeant entre autre le lys des marais, sur l'île de Montmerle, achetée par l'EPTB pour en faire un espace naturel restauré.

26 Avril 2024 – Mâcon

Fernand travaille comme écologue à l'EPTB. Une fois bottes et longue-vue chargées dans le pick-up il nous amène, moi, Apoline et Jean-Loup, voir les sites de restaurations qu'il pilote dans les environs de Mâcon. Restaurer des milieux, nous explique-t'il, est l'une des missions que l'EPTB doit mener, en tant qu'animateur du contrat Saône.

Nous sommes dans les plaines inondables de la Saône. Ici le dénivelé de la rivière est de cinq centimètre par kilomètre, ce qui la fait déborder au moindre début de crue. Cette situation est source de nombreuses tensions entre agriculteurs, communes et conservateurs d'espaces naturels mais est surtout à l'origine de prairies inondables abritant beaucoup d'espèces « a enjeux ». Fritillaire pintade et Lychnis fleur-de-coucou côtoient les salsifis tandis que nous tentons de repérer aux jumelles les courlis cendrés dont le chant caractéristique

résonne dans la plaine. Comme beaucoup de prairies en Europe, ces prairies inondables sont issues de pratiques humaines et, si rien n'est fait pour les maintenir, elles se referment et deviennent des forêts. Sur les bords de Saône ces forêts portent le nom de ripisylves, ou forêt alluviales. Normalement considérées comme des écosystèmes caractéristiques et relativement rares Fernand indique qu'ici le choix est fait d'empêcher cette forêt de s'établir, ce qui nous étonne tout les trois. Il se justifie : « A priori [la forêt alluviale] c'est pas ce qu'on souhaite, mais ça ce sont des choix hein, moi la je prends beaucoup de recul, beaucoup de pincettes je dis pas que c'est le meilleur choix... Et puis à un moment il faut faire des choix. La on a surtout fait le choix du maintien de l'espace prairial [...] on est en cours de réflexion sur l'entretien ».

Il est question de choix, certaines espèces plutôt que d'autres.

La balade continue et nous nous retrouvons aux abords d'une île récemment restaurée par l'EPTB, avec le concours de la fédération de pêche. Intrigué par les méthodes mises en œuvre j'interroge Fernand directement : comment sais-t'on comment restaurer ? Quels sont les savoirs mis en œuvre ? Il assume alors totalement son statut d'« apprenti sorcier » : « L'agence de l'eau elle aimerait bien qu'on sache, c'est pour ça qu'on développe des projets scientifiques, mais honnêtement, nous on sait pas. Je suis hyper à l'aise sur le sujet, on sait pas mais on sait que ça sera mieux, parce qu'on a essayé, [...] et sur des endroits où il n'y avait absolument rien, de la biodiversité ordinaire mais pas de biodiversité particulière. Et bien 20 ans après le gain il est là, mais franchement il est très difficile à mesurer ». Sur ce bras d'eau reconnecté au lit principal de la Saône, l'historique est clair : ce sont les pêcheurs qui ont souhaités que le bras soit désenvasé, « afin de pouvoir s'y déplacer en barque ». L'EPTB a proposé la reconnexion de la île à la Saône afin de recréer des espaces de frayères à brochet et ainsi concilier les demandes des habitants aux enjeux de conservation des écosystèmes. Comme il apprécie la manière avec laquelle je parle des différentes appréciations de la nature, et les remarques amusées portant sur l'hégémonie des projets de restauration de frayères à brochet, Fernand ajoute : « tu vois mes collègues chez Natura 2000 depuis 10 ans ils changent. Avant ils ne juraient que par le rôle des genêts, et tu t'en es rendu compte avec le brochet en ce moment c'est tout pour le brochet, et je suis quasiment certain qu'on va passer

à autre chose ! Typiquement mes collègues [...] en ce moment c'est vraiment le vanneau huppé [qui fait l'objet de travaux de restauration] ».

La nature des écologues est une affaire de choix. Elle est habitée d'espèces porte-étendard et parapluie, des organismes bien visibles qui sont l'objet de tout les projets de restauration, au motif que leur protection permet de protéger les autres espèces. Si les différentes conventions (Règlement Européen sur la restauration de la nature, Convention sur la Diversité Biologique, Arrêté d'espèces protégées, listes rouges etc.) dressent une liste d'espèces sur lesquelles se porte une attention que l'on pourrait qualifier de juridique, il serait faux de dire que les écologues ne s'arrêtent qu'à celle-ci. Il faudrait plutôt voir ces espèces comme des prétextes. C'est par exemple la présence de fritillaire pintade (*Fritillaria meleagris*) ou de courlis cendrés qui justifient le maintien des prairies alluviales au détriment des ripisylves pour Fernand ; la reproduction du brochet, espèces « emblématique de la pêche et indicatrice de l'état de la rivière » qui va justifier l'aménagement des berges en frayères.

Très souvent ces actions sont faites sans réellement savoir si leur résultat va être efficace, c'est ce côté « apprenti sorcier » dont parle Fernand ; mais ce doute s'efface rapidement : la différence est si marquée entre une berge bétonnée et une forêt alluviale, une lône fermée s'envasant et une lône circulante, que les résultats ne peuvent qu'être positifs. S'il est parfois question de quantification (pêche électrique pour échantillonner, suivi des populations sur un site), elle n'est pas obligatoire. D'ailleurs, depuis la vingtaine d'années que les restaurations de frayères ont commencées sur la Saône les populations de brochet ne sont pas remontées significativement, à l'inverse des populations d'espèces invasives comme l'indique Gaspard : « à notre grand désespoir quand on fait des frayères à brochet on crée toujours des milieux favorables à l'écrevisse rouge Louisiane (*Procambarus clarkii*), au Pseudorasbora... Dans le Val de Saône on trouve rarement des brochets dans les zones humides qu'on restaure on trouve systématiquement du Pseudorasbora mais bon, c'est pas pour autant que ça n'est pas bien » (le Pseudorasbora (*Pseudorasbora parva*) est une espèce exotique envahissante).

Restaurer apparaît ici comme une action au potentiel positif pour le milieu et certaines espèces ciblées. Si cela pourrait s'apparenter à de l'amateurisme (les objectifs visés sur le papier ne sont pas forcément atteints) il faut plutôt y voir la preuve que dans l'esprit des écologues, malgré cette focalisation sur des espèces, c'est bien le milieu qui prime, c'est

on ne peut plus clair pour Léo : « On ne peut pas, évidemment, restaurer la Saône globale, puisque la Saône, c'est une rivière navigable qui a été très aménagée pour la navigation. Donc il ne faut pas avoir peur de faire de l'artificiel dans l'artificiel si l'objectif c'est de restaurer les milieux ». Restaurer n'est d'ailleurs en fin de compte pas un bon terme pour lui, « Clairement ce n'est pas une restauration [...] c'est plus quelque chose qui vise à limiter l'impact d'une activité présente sur le cours d'eau [...]. Je cherche quand même à reproduire des milieux naturels qui existent mais ce n'est pas de la restauration au sens où il y avait une zone humide qui est existante, qui était naturelle qui a été détruite et qu'on veut la refaire exactement de la même façon qu'elle était. [...] sur les petit ruisseaux l'objectif effectivement c'est de revenir à un état initial non aménagé même si cette notion d'état de référence c'est toujours très discutable ». Pragmatisme et pondération sont de mise, la Saône est un espace dans lequel la navigation aura quasiment toujours le dernier mot, impossible donc de rendre à la rivière un état « initial » puisque ce dernier empêcherait totalement les bateaux de passer (voir aussi Thoreau et Abdelghafour, 2024 et RhonEco, 2016). L'incompatibilité des aménagements oblige les écologues à « faire au mieux », ce qui définit bien selon moi leur état d'esprit : mettre leurs connaissances et leur énergie au service de la protection des milieux afin que ces derniers perdurent. « On prend comme prétexte souvent le brochet mais en fait on travaille pour l'environnement, enfin pour moi l'objectif il est double. Et derrière c'est aussi pour favoriser la pratique de la pêche, il y a un lien. Mais c'est très indirect, on ne travaille pas vraiment pour les pêcheurs, on travaille plutôt pour les milieux et pour une espèce en particulier qui nous intéresse ».

Léo se justifie : « [le brochet] c'est une espèce connue qui a une bonne image donc il y a sans doute quelque chose de culturel qui fait que on est plus sensible à certaines espèces qu'à d'autres même si moi je suis convaincu que ce qu'on fait a un intérêt pour plein d'autres espèces. Et quand on va voir un agriculteur pour lui dire qu'on va faire des travaux de restauration de zones humides pour protéger une petite plante pas forcément jolie et tout ça... et qu'au contraire nous on fait un aménagement pour restaurer le brochet souvent c'est quelque chose qui passe bien, je parle des agriculteurs mais même au niveau des élus locaux c'est une problématique ». (Voir aussi [Garibaldi et Turner, 2004])

Cette appellation d'« espèce parapluie » revient en fait dans la bouche de quiconque se retrouve dans le besoin de justifier ses actions de conservations : protéger le râle des genêts c'est protéger la prairie inondable, protéger la cigogne c'est protéger la ripisylve, le

butôme à ombelle (*Butomus umbellatus*) pour protéger la zone humide, protéger le brochet c'est protéger la rivière. Ces animaux héraldiques car à protéger, portant à eux seuls l'imaginaire d'un milieu, simplifient le discours et simplifient (voir appauvrissent) l'image que l'on se fait de la nature que l'on préserve. Derrière un projet de restauration de frayère à brochet ne se cachent pas les odonates, lys des marais et dytiques que la rivière va pouvoir héberger de nouveau, encore moins la myriade d'espèces qui composent ce milieu. Tout y est réduit à une espèce qui figurera sur les supports de médiation, occupera les discours de présentation du projet, les plaquettes de sensibilisation au point de risquer de participer involontairement à cet appauvrissement de l'imagination.

Le risque est de se retrouver avec un discours uniforme sur ce qu'abrite le milieu et sur les espèces que l'on protège en agissant, mais les panneaux de sensibilisation ne se contentent pas simplement du courlis cendré et lui font côtoyer grenouilles, libellules, dytiques, plus rarement des végétaux comme les joncs. En descendant la Saône j'ai tenté de collecter un maximum de panneaux d'éducation à l'environnement et, même si ce thème mériterait un développement à part entière les espèces dont il est question ne se limitent pas aux oiseaux bien visibles et appréciés du public mais intègrent aussi des espèces plus discrètes comme les insectes.



Une zone de frayère restaurée par l'EPTB dans les environs de Mâcon. Connectée à la Saône, cette langue d'eau devrait monter lors des crues et donner un accès aux herbes aux brochets pour pondre.

Les espèces parapluie provoquent en réalité un sentiment de focalisation autour d'un nombre très restreint d'êtres au motif qu'ils sont rares, appréciés du grand public, et donc susceptibles de remporter l'adhésion aux projets de restauration. Cette façon de concevoir la nature restitue un imaginaire pauvre en espèces, concentré sur certains organismes choisis et remportant d'office l'adhésion. En fin de compte cette manière de percevoir la nature est très probablement fortement conditionnée par la manière dont on envisage la protection de la nature dans un contexte administratif [Barthélémy et Souchon, 2009], mais découle aussi de l'attention que l'on porte en amont sur cette nature. Avoir une pratique de terrain qui fait exister en priorité les oiseaux les place au centre des préoccupations vis-à-vis de l'état de la nature. Résumer la nature aux poissons revient à ne prêter attention qu'à eux lorsqu'il s'agit de définir ce fameux « bon état » auquel la restauration devrait faire tendre la nature. On peut deviner ici l'impact de l'attention des écologues sur la restitution de leurs expériences de nature : entretenir la nature, en prendre soin, passe par restituer les espèces sur lesquelles l'attention se porte.

2. Rendre les autres sensibles

Tout les collectifs ne restaurent pas la nature, mais restituent en revanche leurs expériences de nature sous une forme démontrant également leur sollicitude à son égard.

21 Mai 2024 - Lyon

Lison remonte l'épuisette avec le sourire : « j'en ai un ! ». Pêché dans la mare de ce jardin urbain au plein centre de Lyon, le petit triton marbré fait office de petit saint Graal – et j'ai de la chance, il n'est pas commun de voir le bout du nez de cet animal. Lison et Léonore s'occupent d'un jardin situé à quelques mètres de la gare Perrache de Lyon. Flanqué entre deux immeubles le jardin surprend. « Il y a quelques années il n'y avait rien ici, à l'exception de l'olivier toutes les plantes ont poussées spontanément, on a touché à rien ! ». Si les deux animatrices consacrent du temps à *l'entretien* du jardin (un entretien tout relatif), elles ont aussi à cœur d'animer des activités avec les classes du quartier. Leur approche est de considérer la nature comme quelque chose de « pas fait pour nous » mais dont la valeur est intrinsèque, raison pour laquelle elles entretiennent le jardin en le laissant volontairement « brouillon, pas entretenu, sauvage ». En parlant des activités menées avec les enfants Lison me confie que leur approche au jardin est sensorielle mais surtout scientifique : les notions qu'elles inculquent aux enfants sont avant tout des notions de science (nom d'espèces, écologie etc.) ce en quoi elles ne se sentent pas légitimes : malgré une profonde intimité avec le jardin et ses habitants, elle ne se considère pas comme naturaliste, encore moins comme scientifique. Néanmoins sur la question du jardin, elle abonde : « On part d'une prise de conscience globale, on perçoit la nature comme un truc qu'on consomme, oui voilà, on consomme la nature, lorsque l'on va courir, qu'on s'allonge sur l'herbe, qu'on accroche sa SlackLine à un arbre. Ce qu'on veut dire ici c'est qu'on essaie de faire comprendre que ça ne pousse pas comme ça, les carottes ont des feuilles, les salades ont besoin d'un bon sol pour pousser, nous sommes liés à tout ça, tout ne nous est pas dû ».

Délimités par des piquets en palettes se distinguent une petite dizaine de lopins de terre à destination des écoles : chaque classe a la gestion d'un carré de jardin auquel Lison et Léonore ne touchent surtout pas ! Certains sont envahis d'herbes folles ce que les deux animatrices trouvent très beau : le message est clair, la

nature fait son chemin, que l'on soit là ou non.

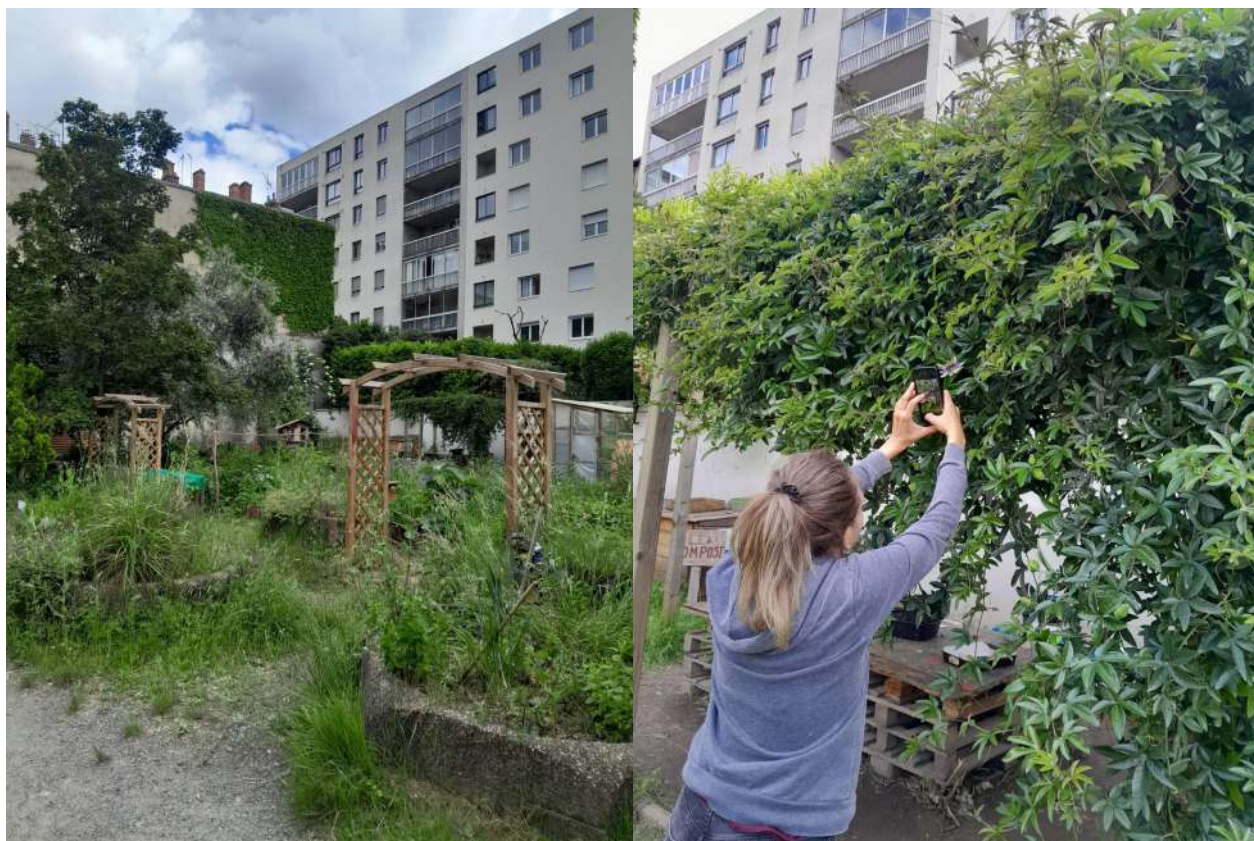
Avec le temps la phacélie, l'avoine et les figuiers ont commencés à pousser, sans doute apportés par les oiseaux qui font des aller-retours avec la campagne. Voir tout ce monde se développer émerveille chaque jour Lison, qui passe désormais une grosse partie de son temps libre sur son lieu de travail. Il n'en a pas toujours été ainsi, à mesure que les choses changent Lison et Léonore se sentent investies d'une mission de sensibilisation. Elles s'identifient à ces enfants qu'un verre de terre effraie et qui n'osent pas mettre la main dans la terre, elles en ont fait partie. Leur objectif est désormais de les rendre attentif à ces êtres vivants et à l'état d'esprit qui les animent au sein du jardin.

L'action de sensibilisation est l'une des plus portées, par des collectifs ou individus, fédérations de pêche, collectifs d'habitant·es, associations naturalistes, communes etc. Sensibiliser n'est pas tout à fait rendre sensible, cela regroupe, pour les collectifs que j'ai pu rencontrer, à renseigner les personnes sur des thématiques (que je restreindrais ici aux thématiques de l'environnement, de la biodiversité et de la nature) dans le but manifeste de faire changer la personne de regard. Cela peut donc s'étendre de la discussion lors d'une rencontre aux conférences ou festivals (comme la fête de la nature) en passant par des sorties natures ouvert à plus ou moins grand public.

L'action de sensibilisation est à mon sens un marqueur de la sollicitude qu'éprouvent les naturalistes à l'égard de leur nature. Sensibiliser le public c'est partager quelque chose qui nous tient à cœur dans l'espoir qu'elle touchera les personnes en présence afin d'induire, sinon un changement de pratique au moins un changement de regard. C'est à ce titre que je choisis d'analyser ces actions de sensibilisation comme des restitutions de l'expérience de nature. A l'instar de la restauration et du soin à l'écosystème, autre modalité de restitution, la sensibilisation porte sur ce que nous percevons comme « la nature » et donne la parole en priorité aux êtres qui peuplent la nature dont nous faisons l'expérience. Sensibiliser apparaît en fait comme un besoin impérieux, une envie de transmettre ce qui nous tient à cœur, de ne pas le voir s'éteindre. C'est une action qui démontre dans tous les cas d'un affect fort à l'égard de ces êtres, au point de souhaiter transmettre cette affection. Pour certains pêcheurs, au-delà de pratiques à valoriser, il en va ni plus ni moins que de la survie de leurs pratiques. On voit s'établir un spectre entre ce que l'on pourrait appeler la sensibilisation douce et la sensibilisation forte. La sensibilisation douce vise à

apporter des connaissances, à transmettre, pour le naturaliste qui mène cette action, les savoirs et l'attachement à l'égard des êtres qui l'animent. La sensibilisation forte ne vise plus seulement à faire changer de regard mais ajoute la nécessité de faire changer de comportement. La différence, en ce qui nous intéresse, est très importante à souligner, car faire changer de comportement demande d'orienter vers une direction, ce qui passe par un mode d'attention particulier pour déterminer le monde souhaitable vers lequel tendre. Nous reviendrons sur cette question de l'*action* dans le troisième chapitre, gardons pour l'instant en tête que la médiation, en tant qu'elle porte sur des êtres précis, fait exister elle aussi une représentation de la nature, qu'elle soit mentale ou appelée à exister physiquement par l'action.

Pour Lison et Léonore, ce que leur procure le jardin mérite d'être partagé au plus grand monde, raison pour laquelle elles s'engagent dans ce processus de médiation et de sensibilisation de leur expérience de nature. À l'instar de la restauration, cette sensibilisation n'est pas neutre : Les deux jardinières donnent à voir des espèces qu'elles ont sélectionnées, quand bien même cette sélection s'opère... par le fait de ne pas intervenir (ce qui est également une simplification, Lison me dit ne retirer du jardin que le liseron (*Convolvulus sp.*), car il est trop « envahissant »). Lors de leurs actions de sensibilisation, Lison et Léonore donnent à voir les êtres avec lesquels leurs expériences de nature se sont construites, expérience ayant visiblement généré un affect que les deux jardinières souhaitent transmettre.



Lison photographie la passiflore qui, évadée du pot dans laquelle elle été plantée il y a 3 ans, fleuris maintenant le jardin. Elle décrit se sentir chaque jour émerveillée par cet espace mi-friche mi-jardin qu'elle voit évoluer au fil des saisons.

28 Mai 2024 – Lyon

Pour Des Espèces Parmi'Lyon, il est primordial de valoriser les friches et de les considérer comme des espaces à part entière. D'une part parce que cela a des implications en matière de trame verte, mais aussi pour l'aspect bien-être que la présence de plantes apporte, et surtout dans des enjeux de place laissée aux vivants non-humains dans la ville.

Max m'explique cette démarche alors que nous nous trouvons justement dans une friche. Non loin de là passe une route bruyante, l'herbe est haute et se découpe par patch de plantes. Au fond un énorme massif de renouées, quelques ifs, des rosiers – signe que cet espace abandonné a autrefois fait office de jardin. Nous sommes 6 en tout, deux salariés de l'association pour guider les 3 bénévoles naturalistes venus aider à répertorier la diversité végétale de l'espace, suivi depuis 3 ans désormais. Max s'occupe des plantes, Violette des papillons et autres insectes qu'elle attrape au vol dans son filet. Si l'idée leur est venue de

protéger les friches c'est avant tout pour des raisons écologiques : en milieu urbain elles sont des espaces privilégiés pour les plantes hôtes de papillons. Mais la dimension sociale s'est rapidement révélée essentielle. « Les usages de la friche ne donnent pas envie, on pense aux toxicomanes qui viennent se piquer ou à des cochonneries de passage, mais ce sont en fait des espaces qui ont un intérêt. Les plantes hôtes des papillons sont moches, certes, mais sans elles pas de papillons. Ces espèces végétales ne se rencontrent, en milieu urbain, que sur les friches, les voies de chemin de fer... ».

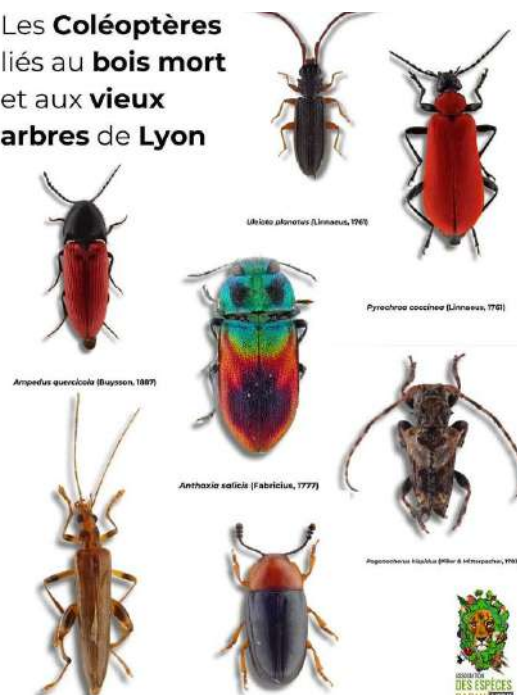
C'est pour ces raisons que l'association porte de nombreuses actions de médiation autour des espèces présentes dans ces lieux perçus comme abandonnés et les aménagements qui y sont menés pour les rendre encore plus propices au peuplement.

Les inventaires ne sont pas systématiquement voués à finir dans des bases de données sur ordinateur, dans la voix de Max se retrouve la volonté de préserver la nature, de continuer à pouvoir en jouir et de la voir dans un bon état. Ces questions recoupent celles de l'utilité du savoir naturaliste : les naturalistes amateurs sont généralement mal à l'aise lorsque l'on leur pose la question de l'utilité de leurs pratiques. Certains rétorquent que la nature est nécessaire à la survie de l'homme, sans établir de lien entre la connaissance de la nature et sa protection, passant par des questions de services écosystémiques pour justifier de l'intérêt de cette nature. D'autres abordent le problème sous l'angle de la beauté, de l'émerveillement : il faudrait protéger la nature car elle est belle et ressourçante. Pourtant il serait faux de dire des naturalistes de DEPL qu'ils se contentent de mener des inventaires. Comme le dit très bien Max, leur projet n'a pas de sens s'il n'est pas lié à une dimension sociale, inventorier pour inventorier ne sert aucun changement de pratique alors que les dangers qui planent sur ces espèces sont bien réels. L'association, en dialogue avec la mairie de Lyon, porte le projet de faire conserver les espaces de délaissé urbain (terme qu'ils préfèrent par rapport à celui de friche, et qui désigne plus généralement des espaces que les politiques d'urbanisme mettent de côté, clôturent, et laissent selon eux à l'abandon) dans l'agglomération. L'enjeu est multiple et ne recouvre pas que des questions de biodiversité : si conserver ces friches permet en effet de protéger certaines espèces d'insectes leur projet s'associe surtout à l'envie de faire changer d'avis les habitant·es sur ces espaces. En les déplaçant du statu d'inutile et

dangereux, délaissé, à celui d'espace appropriable, libre de son évolution et riche d'espèces, ces naturalistes entendent prolonger le changement de regard par un changement d'usage. Cette sensibilisation appelant l'action cristallise tout ce dont nous parlons depuis le début de cette partie, c'est lors de ces actions de sensibilisation que sont le plus visibles les espèces amies et ennemies. Pour l'association DEPL par exemple, si les friches sont à conserver il faut toutefois s'assurer que des espèces exotiques n'y prolifèrent pas.



Les Coléoptères liés au bois mort et aux vieux arbres de Lyon



1. Action proposée par un groupement d'associations Lyonnaises pour développer la création de mares propices aux libellules. Ce projet a couru durant deux mois et comprenait des conférences, travaux pratiques et visites de mares 2. Support de communication à destination du grand public portant sur les espèces rencontrées sur le bois mort à Lyon. La présence de bois mort est intimement liée à l'existence d'espaces non entretenus, le bois mort étant perçu comme inesthétique et sale.



L'inventaire ne sert plus seulement, pour les membres de DEPL, à accroître les connaissances naturalistes sur un milieu mais bien à proposer des actions à la mairie de la ville pour valoriser et voir différemment ces espaces délaissés. L'inventaire est un premier pas pour monter un travail de sensibilisation.

Les modes d'attention décrits jusqu'ici conçoivent la nature dans une perspective très centrée autour d'espèces précises qui vont de facto entraîner un soin très ciblé au milieu. On commence à voir l'importance de ces perceptions partielles de la nature : elles conditionnent l'image que l'on va chercher à entretenir, créant d'un côté des allégories (des espèces sur lesquelles toute l'attention est portée et qui représentent le milieu) et de l'autre des oubliées, espèces auxquelles on prête attention par procuration. Décrire toutes ces restitutions met cependant en évidence les oppositions qu'il peut exister entre les différents collectifs d'acteur·ices naturalistes.

3. Un cas pratique de controverse : les cormorans contre les truites

Un cas pratique observé sur le terrain permet de rendre compte de ce que ces sollicitudes partielles entraînent comme répercussions : sur les bords de Saône se joue une guerre

entre la LPO et les AAPPMA, la première restreignant la pêche pour favoriser les cormorans, les secondes cherchant des solutions pour abattre ces oiseaux « proliférants » pillant les ressources en poisson.

15 Mai 2024 – Tournus

L'étang du Ratenalet, un plan d'eau d'une centaine de mètres de long, est bordé de pêcheurs. La veille a eu lieu un concours de pêche de truite et de nombreuses truites arc-en-ciel ont été libérés dans le lac. Cette pratique, appréciée par de nombreux pêcheurs, ne m'apparaît pas du tout comme « naturelle » : les truites sont des poissons d'eau courante qui ne sont pas adaptées à la survie dans un lac d'eau stationnaire d'un mètre de fond. Sylvain renchérit : le problème sur cet étang c'est qu'« il n'y a pas beaucoup plus d'un mètre d'eau, alors on a des soucis quand la température monte, mais on a une petite trappe pour faire circuler et réoxygéner ». Pour palier à cela la fédération et l'AAPPMA replantent des joncs pour permettre aux poissons de se reproduire. Les bords de berge sont débroussaillés « pour les touristes et les pêcheurs ; L'objectif est que ça soit débroussaillé, propre, avec de l'ombre pour les carpistes ».

Sur la route je questionne Sylvain sur les liens entre associations de pêche et associations de protection de la nature. Il est sec : la LPO est positionnée contre la pêche, s'impose sans prévenir, au détriment des « gens qui sont tout le temps sur le terrain et qui connaissent leur milieu, tout ça pour préserver les cigognes, les cormorans et les hérons alors que l'on en est envahis ». Faire protéger le cormoran sur le département, sonne comme une déclaration de guerre. Le cormoran, c'est la bête noire des pêcheurs : « ça te vide un étang comme ça en quelques jours, ça pullule, avec les chasseurs on est en train de voir ce qu'on peut faire ». Je comprend que quelque chose se joue là, avec cet oiseau noir...

Après notre tour des étangs de l'agglomération, nous rentrons à Tournus avec Sylvain. Un dernier détour s'impose : le spot de pêche de la ville, consciencieusement entretenu par les pêcheurs à l'instar de nombreux autres espaces dédiés pour eux à leur loisir. Ce bord de Saône sert chaque année aux activités d'initiation à la pêche de l'AAPPMA, moment de transmission du « plaisir

de la pêche » aux plus jeunes. L'herbe est débroussaillée et plonge en pente douce dans la rivière. Il y a un petit arbre tout les dix mètres à peu près. « On veut que ça soit attirant, débroussaillé pour les touristes. Mais on coupe pas n'importe quoi on fait ça en bonne intelligence. Le but est de préserver le milieu aquatique, mais aussi la végétation et les oiseaux endémiques, prendre soin de ces choses là ». Je l'interroge sur cette question de plante endémique, occasion pour moi de parler botanique avec ce fêru de poissons.

Mais lorsque je l'interroge, Sylvain hésite, « les fleurs en forme de serpent là », il ne retrouve pas le nom, je comprends qu'il parle des orchidées ce qu'il confirme. « Elles sont dans leur milieu naturel, des plantes atypiques, endémiques... Les ronces ça ne fait pas propre, ça n'est pas endémique, et puis ça renvoie une mauvaise image de la ville ».

Une fois de retour au bateau je suis perplexe. Une espèce comme la ronce peut être perçue comme non endémique et à éliminer, là où il est tout à fait naturel d'introduire des kilos de truite arc-en-ciel dans un étang...

Dans les mots de Sylvain se dessinent bien deux catégories distinctes : les espèces que l'on veut et celles que l'on ne veut pas. On aménage notre espace naturel pour qu'il soit favorable aux truites arc-en-ciel, black-bass et brochets, tout en se positionnant (voir en agissant...) contre les cigognes, hérons et cormorans (trois oiseaux perçus comme mangeurs de poissons), les ronces et les nénuphars (qui entravent la pratique de la pêche). A l'instar du plastique pour les promeneur·euses on voit ici apparaître une dimension nouvelle : en portant attention à quelque chose qui n'est pas la nature car il *n'est pas* naturel il est possible de comprendre plus finement ce qu'est la nature. Les cigognes et le plastique sont deux choses dont on fait l'expérience lors d'une promenade en forêt, mais seul la cigogne est considérée comme une expérience de nature. L'expérience du plastique renvoie à quelque chose qui n'est pas naturel, pas *notre nature*, et pour continuer de faire l'expérience de *notre nature* il conviendra de retirer ce plastique. C'est la même chose pour les cormorans et les truites, les oiseaux sont ici considérés comme ne devant pas faire partie (ou du moins pas dans ces proportions là) de la nature, tandis que les truites font l'objet d'actions en leur faveur.

Pour Julien, membre de la LPO, il faut porter un regard très critiques sur les pratiques des pêcheurs : « [la pratique de la chasse] relève d'une méconnaissance profonde de la nature, d'un fond quasiment christianique de possession de la nature, géocentrique, ils sont au centre, comme les pêcheurs » ce qui les amène à ne pas penser à la nature en tant que telle, mais à leurs pratiques à eux. Leur postulat est de dire que les cormorans sont à leur place et que ce sont les pratiques d'empoissonnement, consistant à relâcher des truites dans un milieu qui ne leur est pas favorable, ou elles ne sont pas à leur place, qui devrait être combattu. C'est ici que deux natures s'opposent, chacune avec sa définition de ce qui est à sa place, naturel, et de ce qui ne l'est pas.

Mais qui sommes nous pour juger de ce qui est à sa place et de ce qui ne l'est pas ? C'est à ce moment clé que les savoirs se doivent d'être mis en comparaison, car si toutes les sensibilités sont bonnes à prendre et les savoirs libres de s'exprimer, il ne faut pas perdre de vue la question de la vérité lorsque l'on parle d'écosystème.



Article du site internet « Chasses éternelles » reprenant les arguments du débat à la faveur des pêcheurs. Le cormorant y est présenté comme un animal occasionnant des dégâts sur les populations de poissons, que la LPO souhaite protéger.

<https://chasseseternelles.com/la-lpo-vole-au-secours-du-cormoran/>

23 Avril 2024 – Mâcon

J'ai rendez-vous ce matin avec la fédération de pêche de Saône et Loire. Pain au chocolat et café occupent la table que je partage avec Léa, Gaspard et Léo, technicienne, chargé de développement halieutique et écologue au sein de la structure. L'entretien est riche, et même si je n'ai pas accès à leur vécu de naturalistes (pour Léo, et Gaspard, qui disent pratiquer la pêche), je comprends mieux comment la « fédé », comme tout le monde l'appelle dans les environs, intervient sur la Saône.

« D'un point de vue pêcheur, c'est plus intéressant de pêcher dans un milieu entre guillemets sauvage, avec des arbres, de l'herbe, des poissons en bonne forme, plutôt que d'aller pêcher dans un endroit 100% bétonné, avec des poissons tout abîmés, pollués, etc. Le cadre fait toute la pêche, parce qu'effectivement, il y en a qui vont à la pêche pas forcément que pour attraper du poisson, mais pour être aussi au milieu de la nature, se dépayser, penser à autre chose, s'évader, et pas juste pêcher, parce qu'effectivement on peut pêcher dans une piscine et mettre des poissons dedans, mais il y a tout le cadre derrière qui en découle. [...] préserver de façon globale la nature et l'environnement pour pouvoir aussi, nous derrière, avoir des moments d'évasion. »

Pour Léo la question de la restauration est donc pour les pêcheurs une question cruciale, celle de pouvoir pratiquer correctement la pêche qui, nous l'avons vu, est autant une question de capture de poisson que d'évasion dans la nature. Léo continue, et dans son discours reviennent les cormorans : « Après, oui, [la protection de la nature] c'est une question. Tout le monde ne va pas avoir les mêmes avis. Nous, quand on se fait choper 3 tonnes de poissons par les cormorans, on a perdu 3 tonnes d'argent derrière c'est une réalité aussi. Les répercussions, elles sont directes et non dédommagées. Parce que quand tu as une AAPPMA qui va mettre une tonne de gardons à 6 euros le kilo ça fait 6 000 euros qui s'envolent dans le ventre des oiseaux... Forcément, elle râle. Alors que la LPO va dire que c'est naturel, qu'il faut bien qu'ils mangent. Oui, d'accord. Mais derrière, il y a de l'argent quand même en jeu. Tout le monde a son point de vue en fonction de l'espèce qu'il protège. Dans le monde des pêcheurs [...] quand on parle d'espèces piscivores c'est tout de suite beaucoup plus compliqué. Les

hérons, de moins en moins, mais les cormorans, il fait beaucoup débat. En particulier en plan d'eau il peut avoir un impact considérable sur la population de poissons. On le sait, la quantité de poissons que mange un cormoran par jour, en plus une partie aussi de poissons qui sont abîmés, qui ne peuvent pas être pêchés. L'impact peut être considérable, en particulier en étang, où pour lui, c'est royal ».

Le cormoran pose en réalité problème sur les plans d'eau des pêcheurs, je repense au petit lac du Ratenalet, visité la semaine dernière, et aux truites de rivière aux nageoires abîmées par la pisciculture qui y avaient été relâchées... Nul doute que les cormorans ne mettraient pas plus de cinq seconde à les attraper. Je garde ce filon, les oppositions entre associations, usagers, entre visions de la nature dont les cormorans sont de très bons exemples, en lançant la question des ripisylves : comment concilier la forêt dense au bords de l'eau avec les spots débroussaillées des pêcheurs ?

« C'est des grands débats qu'on a avec les AAPPMA, par exemple quand on fait de la restauration de ripisylves en bord de cours d'eau, on ne l'a pas fait beaucoup ça à Saône, mais en bord de cours d'eau, quand on maintient des embâcles volontairement dans l'eau, on a plein d'AAPPMA qui sont dirigés par des personnes d'une génération un peu plus avancée que la nôtre, on va dire, qui pour eux une rivière ça doit être propre, il ne doit pas y avoir de branches, il ne doit pas y avoir quoi que ce soit qui les gêne pour pêcher ». « Là on a un rôle à jouer pour expliquer qu'il faut savoir si on veut pêcher dans un canal, où effectivement ce sera facile à pêcher mais il n'y aura pas de poissons, ou si on veut pêcher dans une rivière qui sera plus naturelle, plus difficile à pêcher, mais potentiellement il y aura plus de poissons, c'est le débat. On n'arrive pas toujours à expliquer ça ».

Il est maintenant possible de raisonner en terme d'espèces *souhaitables* et d'espèces *malvenues*. Les espèces souhaitables font souvent l'objet d'aménagements voir de projets d'introduction à part entière, sont l'objet d'actions si on sent qu'elles sont mises en péril. On fait référence à ces espèces comme étant naturelles, à leur place dans la nature, sans prendre en compte que cette place légitime est octroyée par nos pratiques et nos

conceptions. Les espèces malvenues font l'objet d'actions d'élimination, de régulation. Le cormoran si chère aux ornithologues deviendra une bête à proscrire et à abattre pour les pêcheurs. Les Silure sera tantôt bon à garder, tantôt à réguler selon la pratique de pêche. Les renouées du japon seront tantôt fléau des bords de Saône, tantôt plante comestible bioindicatrice. Le regard que nous portons sur notre paysage vivant conditionne ce que nous aspirons à conserver ou non, ce que nous voulons aménager en mieux et ce que nous voulons bannir de notre milieu.

A qui donner raison dans cette affaire ? On se rend ici compte des limites opératoires de ce relativisme des formes d'attention : les ornithologues comme les pêcheurs cherchent à défendre en priorité des animaux qu'ils ont pris en affect. Pour solutionner le problème je prend le parti de critiquer le discours des pêcheurs à partir de l'argument des ornithologue, lequel est la présence des constats scientifiques dispensant une forme de vérité, que je propose comme « boussole de l'action ». La plupart des affirmations portées par Sylvain sont fausses aux yeux des écologues : les ronces sont tout à fait endémiques, les hérons, cigognes et cormorans ne constituent pas des populations « pullulantes », les truites arc-en-ciel ne sont pas adaptées à la vie dans les étangs etc. Chercher à conserver les truites arc-en-ciel dans un étang est un *non-sens* écologique, quelque chose qui ne devrait pas avoir lieu dans un écosystème normal, qui va jusqu'à nier le mode de vie d'une truite, l'espace dans lequel elle a pu évoluer et auquel son corps est adapté.

La pêche produit une forme d'attention qui n'adopte pas le point de vue de la truite. Cette attention est finalement assez proche de ce que dont nous parlions dans l'introduction, la nature se place comme une ressource qu'il faut favoriser. J'insiste sur la *place* de ressource en non pas *perception* comme ressource, car de telles expressions ne se retrouvent jamais dans le discours des pêcheurs. La nature est pour eux quelque chose qu'il faut protéger, et ils en prennent soin à leur manière. Si des relations monétaires interviennent (l'argent tient un rôle dans l'attachement aux poissons comme en témoigne Léo) la nature n'est pas une ressource à exploiter monétairement. Persiste l'envie de pratiquer la pêche dans une nature qui, on le comprend bien, est une nature construite par l'expérience que l'on en fait et que l'on souhaite continuer à en faire.

Les constats scientifiques, en donnant la parole à ces êtres vivants, permettent de dépasser la barrière du relativisme, en indiquant quels gestes et quelles actions sont pertinentes pour certains êtres vivants, et lesquelles sont des erreurs de jugement. Je soutiens que certaines expériences de décentrement, comme certain·es naturalistes

peuvent en faire le récit, sont également à même d'ouvrir des pistes en matière de compréhension sincère à l'égard du vivant (c'est à dire ici dans une dimension multi-spécifique rendant compte de l'altérité et de la spécificité de chaque être vivant). Ce que j'entends ici par respect de l'altérité désigne la possibilité de donner la parole à autrui depuis sa position, de ne pas le faire parler tel que l'on souhaiterait qu'il parle, mais tel qu'il parlerait. Je prend ici le parti de dire que la démarche scientifique, de part sa volonté de neutralité, est une forme de savoir particulièrement à même de rendre compte de l'altérité, tout en reconnaissant la possibilité de remettre en cause ce postulat. [Voir aussi Afeissa, 2020]

- - -

Être attentif à certains vivants dans la nature provoque un attachement à ces vivants. Nous avons vu que, lorsqu'il est question de restaurer la nature, il est déjà question d'aboutir à une nature souhaitée, avec son panel d'espèces à prendre en compte, et d'autres espèces à délaissier. Les restitutions des naturalistes ne sont jamais neutres et toujours influencées par les êtres dont l'on fait l'expérience et qui composent notre nature. Sensibiliser peut être compris comme un geste pour partager notre expérience de nature, notre affection envers certains êtres, un témoignage d'une affection qui nécessite d'être exteriorisée. Afin de ne pas verser dans un relativisme visant à dire que toutes les restitutions de nos expériences de nature (au premier lieu celles visant à intervenir sur elle) sont à considérer de manière équivalente, le décentrement entraîné par la démarche scientifique me semble être une piste pertinente pour conserver l'opérabilité des actions sur la nature, en ce sens qu'elle disqualifie au moins certaines des conceptions ne rendant pas justice à l'altérité et au mode d'existence des êtres vivants. La troisième et dernière partie de ce mémoire, à partir de ces dynamiques de *perception-restitution* pose la question de savoir si le développement d'une sensibilité au vivant est suffisante dans le contexte de la crise de la biodiversité. Elle propose de réfléchir aux limites de ce postulat de la sensibilité et au développement d'une pensée permettant de donner une opérabilité aux questions de sollicitude face à la crise de la biodiversité.

III. Impliquer sa pratique

Arrivés à la dernière partie de ce travail il est temps de s'interroger sur la place de l'action, autrement dit ce que ces expériences de la nature que nous savons désormais affectées par ce à quoi nous prêtons attention nous font faire (ou ne pas faire). Nous avons déjà vu que la sensibilité créait bien un lien qui poussait les naturalistes à souhaiter prendre soin de la nature et à partager leur affection. Nous allons désormais aller un cran plus loin en nous interrogeant sur la place de l'agir *sur* la nature au sein des différentes sensibilités naturalistes. Ce chapitre propose ensuite, au vu des différentes observations passées en revue dans ce mémoire, de réfléchir aux limites du recours à la sensibilité dans l'optique de la transformation de nos rapports aux êtres vivants, avant de parler de l'approche du collectif naturaliste militant des Naturalistes Des Terres comme contrepoint.

1. Agir ou ne pas agir

Au cours de la descente, une observation tenace a commencée à émerger au fil de mes rencontres et des échanges, en particulier dans le cadre du travail d'Amandine sur la restauration écologique. Je l'ai déjà dit, la majorité des projets de restauration sont à l'initiative des pêcheurs, ce qui pose la question de la place des différentes sensibilités naturalistes dans la prise de décision et l'*agir*.

Les pêcheurs se distinguent peut-être des autres usagers de la nature par la visibilité de leur action sur elle, par leur volonté de l'aménager pour qu'elle corresponde à leurs pratiques. Comme je l'ai dit la quasi-totalité des travaux de restauration à l'initiative des pêcheurs portent sur la création de frayères à brochet. La pratique des pêcheurs, créatrice d'une attention centrée sur les poissons, les amène à porter des actions partiales : protéger les poissons (et uniquement les poissons) c'est protéger la nature, quitte à épingle certaines espèces comme des ennemies. Les pêcheurs sont toujours force de proposition lorsqu'il est question d'agir pour la biodiversité, ils organisent des campagnes de collecte de déchets (une fois par an en général) et se saisissent des institutions en charge des aménagements de la nature pour faire porter leur voix.

A contrario, après avoir longuement cheminé et inventorié en compagnie des naturalistes amateurs, me revient, entêtante, la question de la raison de ces inventaires. La plupart de ces collectifs, en réalité, ne proposent pas de projets de restauration, n'entrent pas dans les dispositifs de consultation ni en confrontation avec les collectifs ou les particuliers

portant atteinte à leurs compagnons d'inventaire. Le constat vient du fait que contrairement aux fédérations de pêche, aucun projet de restauration de l'EPTB n'était initié ou proposés par des collectifs naturalistes. Est-ce que le naturalisme amateur est seulement une activité à restreindre à l'accroissement de la connaissance ? Pour les membres de la SSN-SM par exemple, les informations colossales collectées lors des sorties hebdomadaires ne donnent jamais lieu à des actions de conservation – elles sont en revanche restituées à l'occasion de journées spéciales ou des fêtes de la nature par exemple. Il semblerait qu'il manque chez eux un rouage entre l'action de connaître et l'action de protéger. Un rouage qui pourrait être la capacité à se faire affecter par la perte [Jeudy-Ballini et Voisenat, 2004], ou plus vraisemblablement la légitimité ou les risques encourus lorsque l'on s'oppose à certaines pratiques, ou encore la structure des collectifs.

Les collectifs naturalistes amateurs ne sont que rarement ramifiés. Sur la Saône, à l'exception de la LPO, les associations ne sont pas hiérarchisées au niveau départemental, régional et national ; et quand bien même, cela reste mineur face à la ramification des collectifs de pêcheurs, lesquels sont échelonnés depuis l'échelle communale (AAPPMA) jusqu'au national, avec des syndicats et des fédérations. Il est possible que cette structuration les rend bien plus opérationnels.

Les naturalistes sont également conscients de leur statu minoritaire et des répercussions que peuvent avoir certaines de leurs prises de position. Par exemple, lors de la promenade botanique avec la SSN-SM, un échange bref a eu lieu avec un agriculteur, propriétaire du terrain sur lequel se menait l'inventaire, au sujet de la présence du loup (à laquelle l'agriculteur s'opposait). Les botanistes n'ont pas défendu l'animal mais m'ont glissés, l'échange terminé, qu'il était difficile voir dangereux de se confronter à ces personnes, bien que les arguments anti-loup avancés soient selon eux fallacieux. Ces réflexions restent ouvertes et nécessiteraient un plus large travail sur les relations de pouvoir et d'expression en milieu rural, il n'en reste pas moins que ces restitutions, très axées sur les savoirs et la sensibilisation aux pratiques scientifiques (expositions, constitution d'une base de donnée) trace une façon de se rapporter à la nature finalement très extérieur. Loin d'être des signes d'apathie, ces exemples démontrent qu'il existe un fossé entre la sensibilité à la nature et l'action que l'on porte sur elle.

En France, la collecte de données naturalistes lie les associations naturalistes aux institutions dans une relation parfois critiquée [Arpin et al., 2015] [Charvolin et al. 2007].

Certains collectifs naturalistes jouissent d'une présence publique – les données qu'ils produisent et les connaissances qu'ils possèdent étant reconnues comme suffisamment fiables pour être pris en compte lors d'inventaires réalisés pour des projets d'aménagements. Lorsque ce n'est pas le cas, seul les bureaux d'étude sont légitimés à apporter des connaissances naturalistes via la pratique d'inventaire. Cette reconnaissance est source de nombreuses tensions dont l'une des plus marquée est celle de devoir en réalité coller aux prérequis des institutions et au cadre dicté par ces dernières dans la création de données. Ce qui caractérise les naturalistes amateurs est justement de ne pas être des professionnels et de pouvoir, nous l'avons dit dans le premier chapitre, s'affranchir des codes scientifiques pour faire exister leur pratique. Bien qu'étant les premiers rapporteurs de données sur la biodiversité en France [Luglia, 2021], certains d'entre eux font remarquer qu'ils ne sont pas vraiment pris en compte par les institutions. Les naturalistes amateurs, aussi attentifs à la nature soient-ils, sont parfois mis de côté, ou ont ce sentiment de ne pas voir leur travail reconnu à sa juste valeur. Damien est ainsi en froid avec le Muséum de Paris à qui il a fait remonter toutes ses données qu'il a ensuite vu publiées sans aucune concertation – seul son nom apparaît dans la longue liste des contributeurs. Étienne me fait part du même constat : « Moi ce qui me manque c'est d'apprendre au contact des autres, les associations compilent les données d'inventaire, et puis merci au revoir. Parfois il y a des restitutions devant un public très petit, et au final on se retrouve avec seulement un énorme PDF ». Le manque de retour de la part de certaines grosses associations ou institutions fait grincer les dents sur le terrain.

De toute manière, il est difficile de considérer ces travaux d'inventaires, producteurs certes de savoir mais généralement très détachés des champs d'intervention physique, comme un équivalent aux actions des pêcheurs sur la nature. Les inventaires ne portent pas une action sur le milieu qui viserait à le transformer pour qu'il colle à l'image de nature que l'on se fait, ni même à agir sur la nature. Il faut pour cela se tourner vers la LPO, association d'avantage politisée (au point, nous l'avons vu, de se positionner contre la pêche et la chasse, posture très engageante) qui mène des actions que nous pourrions qualifier d'interventionnistes... mais qui parfois consistent à ne pas agir.

16 Avril 2024 - Tournus

« A quoi ça sert de la protéger ? Bah à quoi sert la musique à quoi sert l'art ? C'est la même chose... ». C'est en ces termes que Julien répond à ma question,

volontairement vicieuse, de savoir à quoi servait tout ça, toutes les actions qu'il mène au sein de la LPO, qui a mené au sein de FNE, qu'il continuera de mener « pour gagner du temps, pour sauver ce qui n'est pas encore détruit en attendant un mouvement de fond ». Tout au long de notre excursion (pourtant réalisée en voiture, il pleut à verse...) il n'arrête pas : castor ici, pic noir par là, corbicules, tarier des prés, gomphe à patte jaune, héron bihoreau, érable negundo, batraciens, balbuzard pêcheur, cigogne, truite, saule, hibou grand-duc... Tout les taxons y passent. Je sens bien au fond qu'une nature sans l'un des êtres qu'il évoque serait déjà un drame. Tandis que nous arpentons le linéaire de la Saône, bétonné pour la voie cyclable ou débroussaillée pour les postes de pêche, son regard se perd : « [pour qu'on trouve la Saône en bon état] tout doit servir à quelque chose, tout doit être maîtrisé ». Julien baisse la voix : « Les îles c'est des aimants à biodiversité, c'est le seul endroit où ils sont tranquilles, le seul endroit où ils ont un habitat de qualité... mais voilà il faut que physiquement ça nous soit inaccessible pour que ça soit bien.. Malheureusement ».

Certains collectifs naturalistes prônent en effet le *réensauvagement*, action délibérée de laisser le milieu en paix et de ne plus intervenir dessus. Julien n'est pourtant pas contre la présence d'espaces artificiels sur la Saône, il est même plutôt positif selon lui d'avoir certains barrages qui oxygènent l'eau en été. Pourquoi alors souhaiter des espaces vides de toute présence humaine ? D'une part par pessimisme, ce qui est accessible est mis en danger par la présence potentielle des personnes qui ne savent pas prendre soin de la nature. D'autre part par respect, pour laisser la place, ne plus se présenter comme unique possesseur de l'espace de vie. La Saône est aménagée et ces aménagements rendent la survie de certaines espèces impossibles, si ce choix extrême est fait pourquoi ne pas porter le choix extrême inverse : interdire certains espaces aux activités humaines.

Mais je sens bien que Julien ne cherche pas la revanche, ce qui lui importe est la survie, la persistance de ces espèces et de ces espaces qui lui sont chers. La nature sauvage, à ses yeux, est une nature qui persiste envers et contre tout ce qu'on peut lui faire subir. Une nature qui exclue l'humain et qui se repose sur un certain panel d'espèces (castor, cigognes) pour justifier de la qualité d'un écosystème, mais une nature qui semble commencer à exister également pour ce qu'elle est, pour les mécanismes écosystémiques qui la font tenir.

25 Avril 2024 – Mâcon

« On ne peut pas dire aux gens qu'ils sont cons s'ils ne connaissent pas, s'ils ne sont pas renseignés ». L'échange commence sur les chapeaux de roues. Sébastien est engagé depuis plusieurs années « sans étiquettes » afin de se dissocier, dit-il, de toutes formes de conciliation avec les « ennemis de la nature » comme pourraient le faire certaines associations. Pour lui il est crucial de sensibiliser les personnes à la singularité de la nature sous peine de se battre éperdument et inefficacement. Il parle de l'émotion qui l'a un jour saisi en voyant une mère ragondin enlacer son petit, « plein de tendresse. Un jour on donnera sens aux sentiments des animaux et on en mourra de honte ». Il va sans dire que la chasse est pour lui une aberration. J'essaie de comprendre ce qui l'a amené à ces considérations sur la nature, alors il me relate sa pratique naturaliste.

Ce que décrit Sébastien lui fait se sentir « petit dans le monde », replace l'homme à sa condition, et est intimement liée à un sentiment qu'il ébauche en diagonale : celui de sentir ce qui nous entoure échapper à notre contrôle, tomber sur l'inattendu. Cette pratique place l'animal au centre, hors de la sphère d'influence de notre propriété. Comme il le dit lui-même, « le bonheur réside dans l'inattendu ».

Pour lui qui est originaire des bords de Saône, cette dernière est de moins en moins sauvage à ses yeux du fait de son accessibilité. « On veut pouvoir aller partout, c'est lié à notre désir de pouvoir tout contrôler » explique-t'il. Pour lui la Saône était plus sauvage il y a 30 ans, aussi l'agir qu'il porte vise à laisser la nature reprendre le dessus et surtout empêcher les humains de lui porter atteinte : « Sur la darse ils (les pêcheurs) ont clairement favorisés leur usage par rapport à ce qui serait bénéfique pour la nature : couper la circulation aux voitures pour qu'il n'y ait plus de pollution ni de plastique ». Il termine avec cette phrase qui donne à la nature sauvage une apparence tangible et à sa défense un cap précis : « restaurer c'est selon notre prisme, réensauvages c'est laisser la nature faire sa vie ».

Au final, ne pas chercher à maîtriser est un maître-mot pour ces naturalistes. Ce que nous pourrions nommer *sauvage* prend une forme palpable à rebours des accusations que l'on lui fait souvent porter, il n'est plus seulement un mot abstrait rattachable à la wilderness

[Cronon, 1996] ou à l'état de nature mais bien une manière de se décentrer vers le monde vivant, de laisser son altérité s'épanouir. La nature perd toute vocation utilitariste, l'expérience naturaliste devenant une excursions dans l'espace que sa liberté nous octroie, depuis un centre qui n'est pas *nous* mais bien *eux*. D'ailleurs, de monde sauvage dans son sens courant (l'absence d'humains) il n'en est pas question – ces naturalistes sont trop bons écologues pour croire encore en l'existence d'espaces où l'humain n'est pas une composante du milieu. La perspective s'inverse en même temps que les êtres gagnent en individualité : pour la première fois l'homme n'est pas maître aménageur de la nature et une nature souhaitable devient une nature laissée à elle-même. Il ne faut pas perdre de vue toutefois la dimension actives de ces actions sans intervention, elles visent à transformer le milieu pour le faire ressembler à un état souhaitable, à intervenir dessus pour qu'il soit apte à accueillir les espèces dont on souhaite faire l'expérience, même par décentrement, même sans rencontre [Dehaut, 2022]. A l'instar des projets d'aménagement, cet imaginaire de la libre évolution porte en son sein une image de la nature débarrassée de présence humaine et difficile d'accès. Pour ne pas relativiser et mettre ces projets du côté de l'utilitarisme, il faut appuyer sur le décentrement qu'ils propose : comme le fait comprendre Sébastien, abolir la toute puissance de l'homme, laisser la nature à elle-même, libre de déployer sa manière d'être. Selon ces naturalistes, en devenant inaccessible, le milieu recouvre toute son agentivité, signe d'un bien être objectif et décorrélé de la volonté expropriatrice de l'humanité.

12 Juin 2024 - Lyon

Je retrouve Loïc, animateur chez FNE et responsable de l'action du jour. Lison, Aurore et toute une clique de bénévoles et curieux.ses sont prêts et prêtes à donner de la patte pour un chantier participatif d'arrachage d'espèces invasives sur le bassin Ouagadougou (un bassin réaménagé dans le quartier Confluence de Lyon). Notre cible est la Lézardelle penchée, ou queue de lézard (*Saururus cernuus*) qui s'est implantée sur le pourtour de la zone pentue du bassin.

Pour Loïc, l'espèce invasive doit être totalement retirée du milieu. Il reconnaît que la tâche est ardue voir irréaliste, mais son objectif est bien de pouvoir créer un espace exempt de cette espèce invasive. Son argumentaire est que ces espèces invasives posent de nombreux problèmes – comme le ragondin qui empêche les roselières de se développer. Toutefois « ça n'est pas parce que c'est exotique que

c'est un problème ! C'est le cas de seulement quelques espèces ! » que l'on nommera envahissantes.

Ce qui me fascine dans cette scène est à quel point elle montre que les considérations et les actions que l'on s'autorise à l'égard d'une espèce sont susceptibles de changer radicalement sous l'effet du savoir.

On décrit la lézardelle : feuilles en cœur, pointue, tige un peu poilue, et gros rhizome blanc qu'il faut veiller à bien arracher. Ni une ni deux les volontaires se mettent au travail : fourches, pelles, on scrute le rivage et on arrache la moindre Lézardelle. Il est intéressant de noter que cette plante, parfaitement invisible il y a peu, est devenue en l'espace d'un instant une plante indésirable à éradiquer. Le même sort attend les aster américaines : après être passés devant quelques plants, Didier s'arrête et mentionne le caractère envahissant de l'espèce. Sabine, qui avait déjà remarquée l'espèce, est surprise : « Oui je l'avais déjà observée, mais je ne savais pas que c'était invasif » dit-elle, jetant un œil à la gerbe d'aster déracinées qu'elle tient dans la main. A la fin de l'atelier la plupart des participant·es disent ne pas avoir eu connaissance de l'existence de ces espèces avant le chantier, iels y feront désormais attention.

Plus tard dans la matinée, en chantier sur un autre plan d'eau, les aster deviennent des cibles logiques des volontaires, elles se sont ajoutées à la liste des *espèces que l'on ne souhaite pas voir*, n'en déplaise à leurs fleurs banches qui enjolivent la prairie.

Lorsqu'il est question d'action, les interventions des naturalistes amateurs sont très marginales, elles consistent, comme nous le voyons ici, à retirer des espèces classés, d'après un constat scientifique, comme causant des problèmes au niveau de l'écosystème.

Cette expérience de changement radical de regard sur une espèce rappelle qu'il existe bien un lien entre les connaissances et la capacité à notifier la présence, et à agir en conséquence. Cette observation m'a amené à me poser la question de la justification, pour soigner un écosystème, de l'éradication. L'argument toujours utilisé est celui de l'impact néfaste de ces espèces sur d'autres, leur prolifération [Claeys, 2010]. La renouée du japon, espèce bien présente sur les bords de Saône, prolifère et *prend la place* d'espèces *locales*. Tout est affaire, une fois de plus, de conceptions de la nature, et des

êtres qui peuvent légitimement ou illégitimement l'habiter. Comme souvent c'est les critères des écologues qui sont pris en compte. Les espèces exotiques envahissantes sont l'un des principaux périls qui pèsent sur la biodiversité, des tronçons entiers du Rhône sont recouverts de Jussie, plante considérée comme invasive, au détriment des nénuphars. Pour autant Léna Balaud et Antoine Chopot nous invitent à penser ces espèces différemment : plutôt que de les voir comme des fléaux à éradiquer, ne faudrait-il pas écouter les signaux qu'elles nous envoient ? [Balaud et Chopot, 2022] Ainsi, Aurore m'explique que la renouée est une plante bioindicatrice, sa présence est synonyme d'accumulation de métaux dans le sol, résidus d'une activité humaine passée. Les frelons asiatiques prolifèrent du fait de la quantité astronomique de ruches d'abeilles sélectionnées pour être dociles et produire du miel. Souvent, les espèces invasives ne le sont que grâce à des actions humaines, narratif souvent oublié lorsque l'on parle d'elles. Des travaux voient le jour pour tenter de penser ces espèces comme constructrices de nouveaux écosystèmes – des milieux différents ou elles ont leur place et ou, à l'instar de tout autre être vivant, elles contribuent à l'existence d'un milieu (rôle de construction qui leur est systématiquement nié) [Thorel et al., 2018] [Abbate et Fischer, 2019]. Dans une telle conception, vouloir se débarrasser des espèces invasives revient à défendre une image fixe de la nature, à assumer que la nature doit correspondre à l'image que l'on s'en fait pour être considérée comme *en bon état*. Cette conception rend légitime les actions d'éradication, d'arrachage, de décaissement... L'action de *meurtre* d'une espèce en faveur d'une autre. Il est question plus que jamais de *favoriser* certaines espèces - celle qui peuplent notre nature – au détriment des oubliées ou des espèces malvenues. Plusieurs raisons purement écologiques justifient la volonté d'agir sur les espèces invasives, mais n'entraînent jamais de réflexions sur l'importance de l'humain sur la création des écosystèmes, ne font que rarement dire aux responsables : « nous agissons ainsi car c'est *cette nature là* que nous jugeons être souhaitable et légitime ».

En tant qu'espèces presque unanimement détestées pour ces raisons, les espèces exotiques envahissantes sont pour moi révélatrice d'une « la nature que l'on souhaite ». Elles mettent en lumière une volonté de protéger certaines espèces, autochtones, au détriment d'autres, exotiques, au motif que les autochtones étaient là avant, quand bien même l'évolution du milieu serait le remplacement des premières par les deuxièmes – image et paysage d'une nature que l'on ne souhaite pas voir changer.

Ces actions de naturalistes amateurs restent toutefois marginales. Et si la sensibilité à la nature n'était en réalité pas suffisante pour agir à l'encontre de la crise de la biodiversité ?



Loïc tient à la main une aster américaine, espèce classée exotique envahissante. Porteur-euses de cette nouvelle information les bénévoles s'activent à l'arracher, la « belle fleur » est devenue une invasive.

2. Le soucis avec l'affection

Plusieurs approches tendent à définir ce qui se veut comme l'une des causes principales de la crise de la biodiversité, à un niveau plus psychique que physique : la crise de notre rapport au vivant. L'effondrement de la biodiversité ne serait, sous la plume de ces auteurs, pas qu'un problème écosystémique, d'écologue amoureux de grenouilles ou de paysan obligé de polliniser ses poiriers avec des drones ; mais au contraire une menace absolue pour ce qui fait de nous des êtres humains, des êtres vivants.

Pour Dominique Lestel, « l'effondrement actuel de la biodiversité est une tragédie culturelle tout autant qu'une catastrophe biologique, et cette crise extrême ne découle pas seulement des conséquences matérielles de la perte de diversité mais également de l'assèchement culturel qui en découle » [Lestel 2013]. L'effondrement de la biodiversité serait, selon lui et en s'appuyant sur Günter Anders [Anders, 2008] causé par une imagination pathologique causée entre autre par l'écologie biologique (qui néglige la dimension sémiotique du vivant, et au travers elle les liens entre nature et société) et la suppression de la nature par l'humanisme européen. Cette imagination altérée entraîne une incapacité à penser une « vie en commun » laissant un espace à la dimension sémiotique du vivant. Une humanité dépourvue de cette vie en commun perdrait dès lors ce qui la rend humaine : sa capacité à s'inclure dans l'écosystème (pensé comme un espace de vie commune, une capacité à vivre ensemble) [Lestel 2013]. Lestel et Hollis ajoutent, et cela nous intéressera particulièrement dans la suite de ce travail, que nous partageons notre vie avec certains êtres (en l'occurrence animaux) et que c'est ce partage qui fait de nous des êtres vivants [Lestel et Hollis, 2013].

Robert Michael Pyle approfondit l'impact de cette méconnaissance de la nature sur la destruction qu'elle subit : « l'une des plus grandes causes de la crise écologique est l'état d'aliénation personnelle par rapport à la nature dans lequel vivent de nombreux individus », phénomène qu'il nomme *extinction de l'expérience*. Cette dernière est causée par la perte du caractère explicite et conscience des liens de proximités entre nos habitats humains et les espèces locales. Cette destruction entraîne « une apathie à l'égard des problèmes écologiques et, inévitablement, une dégradation accrue de l'habitat commun. Alors que l'expérience continue de s'amenuiser, la vie se retire de la terre et l'intimité de nos relations avec elle s'évanouit ». Point important, il ajoute que « Les gens qui se sentent concernés protègent ; ceux qui ne savent pas ne se sentent pas concernés » [Pyle 2016]. Cela amène à considérer la relation au vivant (dont la connaissance est l'une des

modalité) comme une nécessité pour créer les conditions de protection et, la encore, de vie en commun.

C'est toutefois avec Baptiste Morizot que la question d'une « crise de la sensibilité au vivant » semble se faire connaître du grand public, en tout cas en France. Pour lui et Estelle Zhong-Mengual, « la crise écologique actuelle, plus qu'une crise des sociétés humaines d'un côté, plus qu'une crise des vivants de l'autre, est une crise de nos *relations* au vivant. [...] la crise écologique constitue aussi une crise de la *sensibilité* – une crise de notre sensibilité à l'égard du monde vivant [Morizot et Zhong-Mengual, 2018]. Une relation appauvrie que les auteur·es imputent, en suivant les pistes de l'esthétique environnementale, d'une part au modèle de paysage – le fait de ne percevoir la nature que comme une peinture, un paysage fixe – entraînant « l'ignorance de savoirs écologiques à même d'enrichir notre appréciation » ; et d'autre part au *grand partage de l'enchantement*, phénomène par lequel l'appréciation de la nature a été déplacée radicalement vers le domaine des sciences, privant l'art de sa légitimité à parler de la nature. Pour les auteur·es, « Ce grand partage [...] postule implicitement que la science seule pourra apporter des savoirs sur le monde vivant, et que par l'opération d'objectivation qui les constitue, ceux-ci produiront nécessairement un effet de désenchantement des phénomènes vivants, toujours plus réduits à des mécanismes causaux dépourvus de significations, d'intentionnalité. [...] Les arts, eux, auront le privilège de produire de l'enchantement de l'expérience, par l'usage de l'imagination, de l'évocation, mais il se fera au prix d'une interdiction fondamentale de prétendre produire à l'égard du vivant des savoirs vrais, c'est-à-dire des représentations fiables du monde qui valent pour une re-description collective partagée et une boussole de l'action ». La crise de la biodiversité serait donc, à l'instar de ce que Dominique Lestel décrit plus haut, une crise de la sensibilité, de l'imagination à l'égard du vivant.

Je contredirait Morizot et Zhong-Mengual ici en disant qu'enquêter auprès des écologues et des naturalistes offre un contre-pieds aux partisan·es du grand partage de l'enchantement : le savoir scientifique objectif ne produit dans ces cercles que rarement un désenchantement. Elle offre en revanche une modalité d'émerveillement supplémentaire aux naturalistes scientifiques. Une telle idée est également évoquée par Richard Feynmann dans un très beau texte où le physicien parle de l'émerveillement que la science – la compréhension de l'évolution, de la reproduction, des pigments – superpose à l'appréciation esthétique (au sens de beauté) d'une fleur [Feynmann, 1999]. La science

peut se retrouver à exercer un effet coercitif lorsqu'elle est utilisée pour occulter les autres méthodes de création de savoirs, mais la singularité des naturalistes amateurs est justement de la pondérer, et de souvent faire passer leurs pratiques de terrain au premier plan devant la démarche et l'uniformité du savoir scientifique. Il faudrait plutôt voir, comme Emily Brady nous y invite dans son travail sur la valeur esthétique de la nature [Brady, 1998], la science comme l'une des modalités de rapprochement avec le vivant plutôt que comme son unique modalité (comme Carlson le laisse entendre) ou comme dépréciative du rapport au vivant (argument de Zong-Mengual et Morizot). Les naturalistes amateurs sont les parfaits exemples de ce que la science peut apporter comme attachement et co-affectation envers la nature, à rebours des accusations portées à cette science comme partie inamovible de la modernité prométhéenne.

La crise de la biodiversité joue ainsi sur plusieurs dimensions, elle pointe du doigt la méconnaissance croissante d'une grande partie de l'humanité à l'égard des êtres vivants, symptomatique et créatrice d'une forme de désintérêt. L'humanité hors sol, dépourvue d'un lien inter-spécifique inhérent à l'expérience vivante, se retrouve incapable de s'inclure à la nature, entretenant du même coup le délétère sentiment de ne pas en faire partie. Ce que l'on pourrait appeler une pensée écosystémique, cette capacité à se savoir dépendant et partie des réciprocity inhérentes à notre nature vivante, se retrouve érodée par la méconnaissance et l'impossibilité de réaliser des expériences de vie en commun. C'est pour ces raisons que les penseurs que j'ai pu évoquer ici s'accordent pour parler d'une *crise de la sensibilité* au vivant. « La crise écologique systémique qui est la nôtre est aussi une crise de la sensibilité au vivant. J'entends par là l'appauvrissement des mots, des capacités à percevoir, des émotions et des relations que nous pouvons tisser avec le monde vivant. Nous héritons d'une culture dans laquelle, dans une forêt, devant un écosystème, on « n'y voit rien », on n'y comprend pas grand-chose, et, surtout, ça ne nous intéresse pas : c'est secondaire, c'est de la « nature », c'est pour les « écolos », les scientifiques et les enfants, ça n'a pas de place dans le champ de l'attention collective, dans la fabrique du monde commun. » [Morizot, 2020].

C'est en partie pour ces raisons que j'ai choisi d'enquêter auprès de ces personnes connaisseuses de la nature et adepte de relations avec elles, et de développer une manière de rendre compte des liens particuliers qui les animent. Ces personnes sont riches de mots, de perceptions, d'émotions, de relations tissées, ils *voient* beaucoup de chose lorsqu'ils sont face à une forêt et pourtant, ils n'agissent pas toujours. Ce que ce

travail met en évidence, c'est que compter sur la sensibilité, l'affect et l'attention à l'égard de la nature est insuffisant pour en prendre soin efficacement. D'une part certains naturalistes comme les pêcheurs sont affectés, sensibles, mais portent des actions désapprouvées par une pensée écosystémique, d'autre part certains collectifs de naturalistes amateurs, tout sensibles qu'ils sont à la nature et à ses habitant-es, ne proposent aucunes actions pour en prendre soin. Je pense qu'il y a ici un impensé : la sensibilité au *vivant* prend une diversité de formes phénoménale, les naturalistes ne sont pas sensibles au vivant mais à *certains* vivants. Lorsqu'ils agissent, c'est en faveur de leurs vivants, ou alors n'agissent pas, ou alors séparent la nature de la présence humaine

Dans les paroles des enquêté-es revient un motif récurrent, celui du respect que l'on porte aux êtres. La manière de se rapporter, dans son comportement, aux animaux en particulier, fait l'objet de longues digressions. Le débat ne pourrait se réduire à une simple catégorisation du respectueux et de l'irrespectueux, pêcheurs assassins contre naturalistes vertueux. En réalité chaque groupe a sa personne irrespectueuse des êtres avec lesquels la relation se crée. Pour les naturalistes cette catégorie se retrouve chez les photographes et les cocheurs. Les cocheurs, ce sont ces ornithologues (à l'origine, le terme peut désormais toucher tout les taxons, mais en particulier les spécialistes des papillons) qui, armés d'une liste des espèces existantes, cherchent à agrandir leur palmarès avec pour objectif de cocher toutes les espèces existantes, toutes les avoir vues. Pour Grégoire, ornithologue « il y a une différence entre naturaliste et consommateur de la nature, y a beaucoup d'ornitho qui sont là pour consommer la nature et faire des listes d'oiseaux, juste cocher. [...] on a eu un cysticole des joncs (*Cisticola juncidis*) une année, zone protégée interdite d'accès, on a quand même eu tout les ornitho de Besançon qui sont venus avec leurs micros pour enregistrer et ajouter l'observation à leur petit carnet. [...] Moi je n'appelle pas ça du naturalisme ». La critique qui leur est faite rejoint finalement celle adressée aux photographes : le manque de considération à l'égard des espèces rencontrées que ces pratiques impliquent. Dans la bouche des naturalistes ces personnes iraient jusqu'à prendre l'avion ou partir en vacance dans le seul but de réaliser *la* photo ou d'observer l'oiseau tant désiré, au mépris de la conservation de son habitat. Comme le dit Julien, « C'est en ce sens aussi que le naturalisme se distingue de la pratique du photographe : lui ressent le besoin viscéral de ramener quelque chose à la maison, à avoir son trophée. Nous on ne ramène que des souvenirs ». Les pêcheurs, souvent pointés du doigt pour leur irrespect envers la nature par les naturalistes amateurs,

s'en défendent en décrivant leurs « viandards ». Tout les pêcheurs que j'ai pu rencontrer s'accordent sur cette catégorie de pêcheurs « irrespectueux » qui pêcheraient à outrance et qui polluerait. Le profil est le pêcheur « d'une autre génération » animé par une étincelle de meurtre qui le conduirait à ne jamais se limiter, quitte à « jeter les poissons qu'il ne mange pas aux poules ». Les pêcheurs rejettent unanimement cette vision de la nature comme une ressource inépuisable tout comme ils se lamentent de l'amalgame qui les fait tous coller, dans l'imaginaire public, à ce profil de personne. La question du respect est délicate car quasiment impossible à estimer réellement sans passer par les questions d'éthique. Elle a toutefois l'avantage de mettre en évidence les jeux d'accusations qui peuvent se jouer lorsque l'on parle de rapport à la nature, miroir de la diversité de ce qui peut se regrouper derrière le vocable de la sensibilité et du lien à la nature. Elle permet surtout de rendre compte du flou qu'entoure la question de *sensibilité*. Des naturalistes comme les cocheurs se déclarent sensibles à la nature alors que d'autres ornithologues ne leur octroieraient pas cette distinction. Faut-il désormais passer par un processus de validation de la sensibilité ? L'octroyer à tout le monde en risquant de lui faire perdre de sa force dans le brouhaha des sensibilités ?

Ma proposition est qu'être affecté ne suffit pas, pour rejoindre ce que Alexandra Bidet et Vincent Rigoulet portent comme accusation à l'encontre des *penseurs du vivant* [Sajaloli, 2021], « le risque de noyer les vivants dans un déluge de bons sentiments sans parvenir à en tirer aucun levier politique, comme si l'évidence de l'importance des vivants allait suffire[...] » [Bidet et Rigoulet, 2024]. Non seulement cette enquête éprouve la diversité de ce que cette question de *sensibilité* regroupe, même au sein de naturalistes se reconnaissant entre eux, mais en plus les naturalistes amateurs, affectés et pleins de bon sentiments à l'encontre de leurs plantes et de leurs oiseaux, ne prennent pas part aux décisions et ne s'impliquent pas dans les transformations politiques. Si certains d'entre eux proposent des actions de classement de zones en libre évolution, force est de constater que la majorité est silencieuse, et ne constitue pas un groupe avec pour ambition de changer les choses en faveur du vivant. Faire preuve de sensibilité à l'égard du vivant est une nécessité, mais qui demande de réfléchir aux manifestations de cette sensibilité et est loin d'être suffisant pour créer un réel enraiment de la crise de la biodiversité.

C'est ce refus de l'inaction des naturalistes qui a donné lieu, en 2023, à l'appel des Naturalistes Des Terres, collectif qui offre un intéressant contrepoint au manque d'implication des naturalistes.

3. Être co-affectés, quand les naturalistes se soulèvent

« Nous sommes des naturalistes : scientifiques, juristes ou amateur·ices, débutant·es ou confirmé·es, sympathisant·es ou praticien·nes. Nous sommes au premier rang du triste spectacle de l'appauvrissement des écosystèmes [...] Nous comptons les oiseaux, les papillons ou les chauves-souris pour documenter l'état de leurs populations. [...] Nous militons pour protéger des petites poches précieuses d'habitats, nous documentons des listes rouges d'espèces menacées toujours plus fournies, mais peu efficaces. [...] Nous nous épuisons en recours interminables pendant que les projets se poursuivent. Nous transmettons notre émerveillement aux petit·es et grand·es lors de sorties naturalistes, avec l'espoir d'en faire des complices relié·es à la vie sauvage. De toute évidence, cela ne suffit pas. [...] Nous, naturalistes amateur·rices ou professionnel·les, nous nous contenterions de militer en comptant de manière presque superfétatoire les derniers traquets oreillards, mélibées ou grands hamsters ? Nous refusons ces états de fait. [...] Nous sommes convaincu·es que le geste naturaliste ne doit pas se résumer à la seule contemplation ou à l'inventaire du désastre. Nous pensons que le naturalisme peut revêtir un caractère plus collectif, devenir un savoir partagé et accessible. Il est un outil puissant dont chacun·e doit pouvoir s'emparer dans une perspective de lutte locale. [...] Face à l'ampleur du ravage en cours et fort·es de cette expérience, il y a urgence à poursuivre le chemin tracé par cette hypothèse politique de la pratique naturaliste. »

- Extrait de l'appel des Naturalistes Des Terres publié dans Terrestres le 9 février 2023

20 Mai 2024 – Dijon

Je connaissais le collectif des Naturalistes des Terres avant ce terrain, et j'avais à cœur de leur donner la parole, d'autant que Dijon n'est qu'à 30 kilomètres de la Saône. Collectif créé il y a quelques années en réponse à la transformation des métiers naturalistes, l'objectif des Naturalistes des Terres pourrait se résumer à rechercher d'autres rapports avec les êtres vivants et politiser nos relations avec lui – l'ancrer dans des luttes, faire entrer le vivant en politique, et à utiliser les

gestes et modes d'actions du naturalisme pour contrer la disparition de la biodiversité.

« L'objectif [de ces inventaires] c'est de dire aux gens qui habitent ici quelles espèces sont là, pour mieux défendre la zone, d'être conscient de ce qui va être potentiellement détruit et de mieux nouer nos activités humaines avec les activités de ces autres espèces, leur laisser la place dont elles ont besoin, mieux les connaître quoi... » C'est ainsi que Grand-duc (tout les naturalistes des terres, à l'instar de nombreux collectifs militants, portent des pseudonymes) décrit l'action d'inventaire naturaliste du quartier des Lentillères. Il ne s'agit pas d'un inventaire classique au sens qu'il accroît la connaissance sur le vivant, mais d'un geste qui le fait entrer en politique. Le quartier des Lentillères est en effet menacé par un projet immobilier qui bétonnerai des espaces de vie et de pratiques dans cet espace en marge de l'administration de la ville (habitat pour de nombreuses personnes souvent précarisées, espace de sport auto-géré, espaces de culture agricole etc.) Pour les naturalistes des terres il n'est pas possible de séparer la pratique naturaliste des enjeux politiques auxquels elle est liée ce qui les amène à mener des actions comme celle-ci, où le lien avec le vivant devient une nouvelle manière de défendre un espace en danger.

Les inventaires remplissent un double objectif : s'assurer que les études d'impact n'ont pas oublié d'espèces « à enjeux » susceptibles de retarder et mettre des bâtons dans les roues au projet de travaux, et surtout donner une nouvelle valeur à ce lieu aux habitant·es du quartier. Un espace avec des espèces que l'on connaît, des compagnons, est un espace que l'on veut protéger, alors un long temps de restitution se tient à la fin du 2ème jour. Zygo y parle des libellules qui sont nées dans les mares, creusées l'année dernière par les militant·es, Houpette des plantes médicinales ou comestibles rencontrées lors des promenades, Hypolaïs des couples de mésanges qui se prennent le bec dans les jardins. Lavande dessine ces êtres dont les habitant·es découvrent souvent la présence. Les questions fusent : « avez-vous trouvé des espèces rares ou protégées ? », « vous avez-vu les chauves-souris ? J'en ai sous le toit de ma cabane »... Et surtout un nouveau récit se forme, à partir des trouvailles. Et si cet espace dénué de tout intérêt écologique, comme aiment le dire les promoteurs du projet immobilier, était en fait grouillant d'espèces avec lesquelles cohabiter ?

Agir pour la biodiversité devient alors une évidence, cela revient à agir pour nous, à créer des conditions communes de survie. Les NDTR n'hésitent alors plus à agir concrètement, à créer des alliances avec ces êtres [Balaud et Chopot, 2022]. Sur le quartier des Lentillères, des mares ont été creusées afin d'« inviter » les tritons à venir les habiter. Certaines friches sont laissées en évolution plutôt que d'être mises en culture afin de favoriser la venue d'autres espèces. La façon qu'ont les NDTR de traiter les êtres vivants leur donne une existence très tangible : de partie du paysage ils deviennent compagnons de lutte. L'idée n'est dès lors pas d'en faire des esclaves mais de trouver des récits et des actions à même de faire cohabiter ces espèces avec nous : en aménageant des nichoirs à muscardins dans des arbres cloutés [Reporterre, 2023] (aider l'espèce en danger tout en empêchant l'abatage de ces arbres nécessaires à l'aménagement d'un projet autoroutier) ou en faisant proliférer des lentilles d'eau sur des bassines [Reporterre, 2024] (rendre aux lentilles l'eau que l'on leur a volé tout en bouchant le système des mégabassines). La sensibilité au vivant devient une nouvelle modalité de lutte politique qui passe par la création d'attention à son égard, la mise en récit, et la co-affection.

Le monde vivant n'avais jamais comme ici pris autant de place dans les domaines de la politique. Si la façon d'aménager la nature posait la question de faire cohabiter différents usages et sensibilités, ça n'était jamais depuis la perspective des pratiques naturalistes. Ce contre quoi les NDTR se battent, entre autre, c'est contre cette disjonction entre la pratique naturaliste amateur – laquelle ne se restreint souvent, nous l'avons vu qu'à dresser des inventaires – ou professionnelle (qui suit le même procédé, arrivant parfois à ne faire que « des inventaires des êtres qui vont disparaître ») pour engager ces pratiques dans un agir politique en reprenant certains codes des milieux militants comme le sabotage [Malm, 2022].

Si l'inventaire reprend certains codes énoncé plus haut la restitution qui en est faite est bien différente. On parle ici des espèces comme étant susceptibles de créer un sentiment de proximité ou d'inter-relation par le récit dans lequel on les inscrit. Dans ce cas précis il s'agit d'inscrire le vivant dans des dynamiques de luttes – humaines donc, et d'enrichir sensoriellement et cognitivement la perception d'un espace. Comme le dit on ne peut plus judicieusement Pic-vert : « Connaître, ça permet de toutes se défendre, de savoir de quoi l'on parle. » Les êtres auxquels on prête attention sont ceux que l'on a appris à connaître et auprès desquels on ressent une forme de proximité. On ne parle plus de la nature comme d'une chose fantasmée et extérieure à nous mais bien comme un

ensemble d'êtres vivants desquels nous nommes indissociables ou au moins intimement liés. Ici se manifeste peut-être le plus ce que Lestel et Brady nous invitent à reconsidérer comme levier face à l'assèchement de notre lien à la nature : l'imagination [Brady, 1998] [Lestel, 2013].



Au bord de la marre, creusée il y a un an, on dénombre les larves de libellules. Si des tritons venaient à l'habiter cela engendrerait des coûts supplémentaires à la mairie pour construire sur le terrain et contrerait leur récit d'un espace sans intérêt pour la biodiversité.

Les NDTR proposent de nouveaux récits qui font se mouvoir les êtres vivants non-humains de la position de spectateurs à celle d'acteurs de la lutte ; et dans un même élan ouvre aux militant·es et habitant·es la possibilité de se projeter dans un monde peuplé d'être co-affectés.

Les inventaires naturalistes jouent déjà, qu'ils soient politisés ou non, ce rôle d'ouvrir d'imaginaire ; combien de naturalistes m'ont dit au cours de l'expédition « C'est fou, je n'avais jamais remarqué cette fleur ! » à l'issue d'une sortie naturaliste, ou encore « J'ai toujours beaucoup randonné. Depuis notre retraite et mon adhésion à la SSN-SM j'ai appris à reconnaître les plantes, et maintenant lorsque je randonne je baisse plus les yeux, je fais d'avantage attention aux plantes alors qu'avant il n'y avait que le paysage qui comptait ». Les inventaires naturalistes dont propices à la création d'un nouvel imaginaire

et à un changement de regard via l'éducation de l'attention qu'ils entraînent [Arpin et al., 2015], mais sans doute jamais autant que lorsqu'ils ouvrent sur l'action.

Les Naturalistes Des Terres proposent une posture à mon sens pertinente pour mobiliser les pratiques naturalistes amateur·ices comme professionnels : penser la pratique à partir d'une co-affectation, totalement expliciter la nature à laquelle iels souhaitent tendre (à ce stade l'utopie, puisque intégrant des questions politiques). Emprunter les savoirs naturalistes en leur appliquant un décentrement pour défendre des postures communes : inventorer le vivant pour continuer à vivre avec lui, agir physiquement sur ce qui lui cause du tort *parce que nous sommes nous aussi affectés par ce qui lui cause du tort*.



Restitution artistique des observations naturalistes du week-end. Parler d'histoires communes avec les êtres vivants rencontrés plutôt que d'une liste d'espèces permet de consolider leur présence auprès habitant·es – de leur donner une existence et de les voir comme des compagnons, des alliés.

- - -

Le long de la Saône se joue le théâtre des répercussions des modes d'attention. Nous avons vu que certains naturalistes n'agissaient que peu à l'encontre de l'érosion de la biodiversité, signe que la sensibilité qu'ils développent, en plus d'être polymorphe, n'est pas, seule, suffisante pour entraîner une action juste. Les NDTR, en faisant entrer les vivants, êtres co-affectés, en politique, ouvrent des passerelles entre affection et action.

Conclusion

La nature est une abstraction qui se construit à partir des êtres auxquels on prête attention. A l'instar d'un paysage dans lequel nous retenons la présence des forêts mais pas celle des fils de haute tension, nous retenons l'existence de certains êtres vivants ce qui nous amène à ne faire attention qu'à eux lorsqu'il est question de nature, et encore plus lorsqu'il faut se rapporter à elle pour la protéger. Nous ne faisons pas attention au *vivant* mais à *certains vivants*.

Ce que la nature représente dans l'esprit des naturalistes n'est autre que ce qu'ils cherchent à voir, par habitude, par leur éducation de l'attention et l'accumulation de connaissance, ce qu'ils s'autorisent à voir au moyen des objets techniques qu'ils emploient lors de leurs activités et enfin ce qu'ils cherchent à voir au travers de leurs pratiques. Si le monde de l'ornithologue est peuplé d'oiseaux, c'est parce qu'il cherche à les apercevoir et les entendre, s'équipe, s'éduque et se met en condition pour les observer au point de ne plus prêter attention aux plantes ou aux poissons. Ils ne sont pas absents mais n'apparaissent qu'après réflexion, comme ces immeubles au loin que l'on nous ferait remarquer en embrassant la plaine du regard.

Construire sa propre image de la nature conduit à la prendre en affect, à vouloir continuer à la percevoir tel quel ou à accepter qu'elle évolue dans une certaine direction ou refuser qu'elle en prenne une autre. Il est crucial de ne pas perdre de vue que cette nature dont on fait l'expérience n'est constituée que de certains vivants et pas de l'intégralité des êtres qui peuplent un milieu.

Les naturalistes, praticiens et praticiennes, sont sensibles à ces vivants de proximité sensorielle. Leurs pratiques pourraient à ce titre être à même de proposer un palliatif à la crise de la sensibilité à l'égard du monde vivant. Car c'est avant tout l'affect qui provoque les restitutions des naturalistes par la sensibilisation, l'inventaire ou l'intervention. Cet affect parfois impossible à définir mais qui transparaît dans les paroles, les gestes, et le temps passé à prendre soin. Le temps passé à curer les ruisseaux, à dénombrer les martinets ou à parler de papillons dans les friches. Leur expérience de la nature n'est pas éteinte, la sensibilité est bien présente, la vie ne se déroule pas sans penser à ces êtres vivants qui partagent notre milieu commun, et cela rend les naturalistes prompts à vouloir en prendre soin, de multiples manières. Cependant les naturalistes sont également de bons contre-exemples à l'argument selon lequel la sensibilité, en se travaillant, serait à

même de résoudre la crise de la biodiversité. Être affecté n'est pas synonyme d'action, et se dire affecté recouvre en fait une gamme très large de rapports différents à la nature dont certains sont controversés au sein même des collectifs naturalistes.

Dans ce maillage de collectifs et d'individus aussi riche en considérations sur la nature, comment agir pour enrayer la crise de la biodiversité ? Sur la Saône les pêcheurs sont à l'évidence plus actifs que les collectifs naturalistes amateurs et professionnels pour faire tendre le milieu à leur image de la nature. Pourtant ce que reprochent les naturalistes amateurs aux pêcheurs est bien leur autocentrisme, l'absence de décentrement dans leur discours et les savoirs erronés auxquels ils font appel pour se justifier. A ce titre de nombreux naturalistes se rattachent à la connaissance scientifique pour justifier que leurs pratiques soient plus vertueuses pour l'environnement. Ici se joue un débat sur l'équilibre qui doit se faire entre la véracité du savoir scientifique et l'appauvrissement de l'expérience qu'il crée en dévalorisant certains discours à même de créer de l'affect (effaçant parfois les mythes, le folklore qui, eux aussi – et je suis très déçu de ne pas avoir d'avantage pu creuser cette question – enrichissent notre expérience à la nature). Tout simplement en complétant le savoir scientifique, en ne se privant pas de légendes et de savoirs locaux tout en reconnaissant que la science tient un propos sur la réalité du monde du fait de la manière dont elle crée la vérité. Les pratiques naturalistes d'inventaires sont indémêlables de la pratique scientifique, dont elles sont héritières [Bertrand, 2019], ce qui explique en partie cet attachement au savoir scientifique. A mon sens la science décrit le monde et nous donne un socle de connaissances sur lequel s'appuyer. Rien n'empêche dès lors de l'étoffer de mythes, à condition de ne pas perdre de vue la réalité de la vie de ces êtres, leurs conditions d'existence et leur altérité, ce qui nécessite un décentrement de notre position vers l'animal, à regarder les vivants *comme ce qu'ils sont*. Ce que proposent les Naturalistes Des Terres au travers de la politisation des pratiques naturalistes me semble être une modalités d'actions probantes pour contrer l'assèchement de notre vie en commun avec l'écosystème. La possibilité de créer de nouveaux imaginaires par la pratique naturaliste (en se reposant sur la puissance de la démarche scientifique), de nos communes affections en tant que vivants, et de les retranscrire en actions concrètes, apparaît comme une proposition forte et respectueuse de l'altérité des vivants à l'encontre de l'érosion de notre sensibilité et de la crise de la biodiversité.

Bibliographie

Afeissa, Hicham-Stéphane. *Esthétique de la charogne*. Dehors, 2018.

---. *Esthétique de l'environnement*. Vrin, 2015.

---. *Manifeste pour une écologie de la différence*. Dehors, 2020.

Abbate, C. E., et Bob Fischer. « Don't Demean "Invasives": Conservation and Wrongful Species Discrimination ». *Animals : an Open Access Journal from MDPI*, vol. 9, n° 11, octobre 2019, p. 871, <https://doi.org/10.3390/ani9110871>.

Alban Leduc. « Près de Rouen comme ailleurs, les «naturalistes des terres» veulent faire entrer la biodiversité en politique ». *vert le média*, mai 2023, <https://vert.eco/articles/a-rouen-comme-ailleurs-les-naturalistes-des-terres-veulent-faire-entrer-la-biodiversite-en-politique>.

Albrecht, Glenn, et al. « Solastalgia: The Distress Caused by Environmental Change ». *Australasian Psychiatry: Bulletin of Royal Australian and New Zealand College of Psychiatrists*, vol. 15 Suppl 1, 2007, p. S95-98, <https://doi.org/10.1080/10398560701701288>.

Alphandéry, Pierre, et Fortier, Agnès. « Les associations dans le processus de rationalisation des données naturalistes ». *Natures Sciences Sociétés*, vol. 19, n° 1, 2011, p. 22-30, <https://www.cairn.info/revue-natures-sciences-societes-2011-1-page-22.htm>.

Alphandéry, Pierre P., et Fortier, Agnès. *Les savoirs locaux dans les dispositifs de gestion de la nature*. INRA Editions, 2005, <https://hal.inrae.fr/hal-02827949>.

Arpin, Isabelle et al. « Inventaires naturalistes et rééducation de l'attention ». *Études rurales*, n° 195, juin 2015, p. 89-108, <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.10622>.

---. « Les inventaires naturalistes : des pratiques aux modes de gouvernement ». *Études rurales*, n° 195, juin 2015, p. 11-26, <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.10232>.

Barthélémy, Carole. « Les savoirs locaux : entre connaissances et reconnaissance ». *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement*, n° Volume 6 Numéro 1, mai 2005, <https://doi.org/10.4000/vertigo.2997>.

Barthélémy, Carole, et Yves Souchon. « La restauration écologique du fleuve Rhône sous le double regard du sociologue et de l'écologue ». *Natures Sciences Sociétés*, vol. 17, n° 2, avril 2009, p. 113-21, <https://doi.org/10.1051/nss/2009025>.

Baudoin, Jean-Loup. *Travail de mémoire en cours*. 2024.

Berthier, Alizée, et al. « De la belle exotique à la belle invasive : perceptions et appréciations de la Perruche à collier (*Psittacula krameri*) dans la métropole parisienne ». *Annales de géographie*, vol. 716, septembre 2017, p. 408, <https://doi.org/10.3917/ag.716.0408>.

Bertrand, Romain. *Le Détail du monde. L'art perdu de la description de la nature*. Seuil, 2019.

Bidet, Alexandra, et Vincent Rigoulet. *Vivre sans produire. L'insoutenable légèreté des penseurs du vivant*. Éditions du croquant, 2024.

Brady, Emily. « L'imagination et l'appréciation esthétique de la nature ». *Esthétique de l'environnement, appréciation, connaissance et devoir*, 1998.

Carol, Noël. « Être affecté par la nature : entre la religion et l'histoire naturelle ». *Esthétique de l'environnement, appréciation, connaissance et devoir*, 1993.

Césard, Nicolas. « Vie et mort de la manne blanche des riverains de la Saône ». *Études rurales*, n° 185, septembre 2010, p. 083-98, <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.9068>.

Charvolin, Florian, et al. *Des sciences citoyennes ? La question de l'amateur dans les sciences naturalistes*. Éditions de l'Aube, 2007.

Claeys, Cécilia. « Les « bonnes » et les « mauvaises » proliférantes Controverses camarguaises ». *Études rurales*, vol. 185, 2010, p. 101-18, <https://doi.org/https://doi-org.proxy.rubens.ens.fr/10.4000/etudesrurales.9084>.

Cottet, Marylise, et al. *What are the Political, Social, and Economic Issues in River Restoration? Genealogy and Current Research Issues*. 2021.

Cronon, William. « The Trouble with Wilderness: Or, Getting Back to the Wrong Nature ». *Environmental History*, vol. 1, n° 1, janvier 1996, p. 7-28, <https://doi.org/10.2307/3985059>.

Damay, Ludivine, et al. « Savoirs experts et profanes dans la construction des problèmes publics - Introduction ». *Savoirs experts et profanes dans la construction des problèmes publics*, édité par Denis Benjamin, Presses universitaires Saint-Louis Bruxelles, 2011, p. 9-25, <https://doi.org/10.4000/books.pusl.3801>.

Dehaut, Salomé. « Fondements pour une géographie plus qu'humaine du rewilding : revue de littérature et proposition de définition ». *Natures Sciences Sociétés*, vol. 31, n° 1, janvier 2023, p. 3-17, <https://doi.org/10.1051/nss/2023023>.

Ducarme, Frédéric, et Denis Couvet. « What Does 'Nature' Mean? » *Palgrave Communications*, vol. 6, n° 1, janvier 2020, p. 1-8, <https://doi.org/10.1057/s41599-020-0390-y>.

Dupouey, Patrick. *Pour ne pas en finir avec la nature*. Agone, 2024.

Evans, James, et Phil Jones. « The walking interview: Methodology, mobility and place ». *Applied Geography*, vol. 31, n° 2, avril 2011, p. 849-58, <https://doi.org/10.1016/j.apgeog.2010.09.005>.

Feynmann, Richard. *The Pleasure of Finding Things Out*. Basic Books, 1999, https://www.goodreads.com/book/show/10260.The_Pleasure_of_Finding_Things_Out.

FDP 69. *Schéma Départemental de Développement du Loisir Pêche - FDP 69*. 2021, https://www.peche69.fr/uploads/Document/70/27173_636_SDDLDP-69-Resultats-enquete-pecheurs.pdf.

Garibaldi, Ann, et Nancy Turner. « Cultural Keystone Species: Implications for Ecological Conservation and Restoration ». *Ecology and Society*, vol. 9, 2004, <https://www.ecologyandsociety.org/vol9/iss3/art1/>.

Ghosh, Sasanka Sekhar, et al. « Aquatic Insect Ecology, Threats and Challenges for Its Conservation-A Review ». *International Journal of Entomology Research*.

Hess, Gérald. « L'expérience esthétique à l'épreuve des valeurs de la nature : vers une esthétique environnementale intégrale ». *La Pensée écologique*, vol. 2, n° 1, 2018, p. g, <https://doi.org/10.3917/lpe.002.0073>.

Hobbs, Richard J., et al. « Novel Ecosystems: Theoretical and Management Aspects of the New Ecological World Order ». *Global Ecology and Biogeography*, vol. 15, n° 1, 2006, p. 1-7, <https://doi.org/10.1111/j.1466-822X.2006.00212.x>.

Ingold, Tim. *The Perception of the Environment: Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*. Routledge, 2000, <https://doi.org/10.4324/9780203466025>.

Isabelle Stengers. *L'invention des sciences modernes*. 1993.

---. *Sciences et pouvoirs*. La Découverte, 1997, https://www.editions-ladecouverte.fr/sciences_et_pouvoirs-9782707138576.

James J. Gibson. *Approche écologique de la perception visuelle*. Dehors, 2014.

Jeudy-Ballini, Monique, et Claudie Voisenat. « Ethnographier la peur ». *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, n° 43, septembre 2004, p. 5-14, <https://doi.org/10.4000/terrain.1803>.

Latour, Bruno. *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*. La Découverte, 1999.

Larrère, Raphaël, et Martin De La Soudière. *Cueillir la montagne - Plantes, fleurs, champignons en Gévaudan, Auvergne et Limousin*. LA MANUFACTURE. LYON, 1985, <https://side.developpement-durable.gouv.fr/CENT/doc/SYRACUSE/89145/cueillir-la-montagne-plantes-fleurs-champignons-en-gevaudan-auvergne-et-limousin>.

Les Naturalistes Des Terres. « L'appel des Naturalistes des terres ». *Terrestre*, 2023, <https://www.terrestres.org/2023/02/09/lappel-des-naturalistes-des-terres/>.

Lestel, Dominique. « L'assèchement de la Vie en Commun à travers la perte de biodiversité ». *Domestication et fabrication du vivant*, 5 novembre 2015, <https://domesticationetfabricationduvivant.wordpress.com/2015/11/05/dominique-lestel-lassechement-de-la-vie-en-commun-a-travers-la-perte-de-biodiversite/>.

Lestel, Dominique, et Taylor Hollis. « Shared life: An introduction ». *Social Science Informations*, 2013, <https://doi.org/10.1177/0539018413477335>.

Lévêque, C. *La mémoire des fleuves et des rivières: l'histoire des relations entre les hommes et les cours d'eau à travers les siècles*. Ulmer, 2019.

Luglia, Rémi. « Aux origines des espaces naturels protégés en France ». *Dynamiques environnementales. Journal international de géosciences et de l'environnement*, n° 47, janvier 2021, p. 88-105, <https://doi.org/10.4000/dynenviron.6229>.

Malm, Andreas. *Comment saboter un pipeline*. La Fabrique, 2022.

Manceron, Vanessa. « “Avant que nature meure”... inventories. Le cas des naturalistes amateurs en Angleterre ». *Ethnologie française*, vol. 45, n° 1, 2015, p. 31-43, <https://doi.org/10.3917/ethn.151.0031>.

--- *Les veilleurs du vivant*. Les empêcheurs de penser en rond, 2022.

Marie Lusson. *Méandres ou la rivière inventée (2023)*. 2023, <https://trakt.tv/movies/meandres-ou-la-riviere-inventee-2023>.

Monsaingeon, Baptiste. « De la présence aux restes ». *Socio-anthropologie*, n° 34, décembre 2016, p. 67-79, <https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.2443>.

Mougenot, Catherine, et Laurence Roussel. « Peut-on vivre avec le ragondin ? Les représentations sociales reliées à un animal envahissant ». *Natures Sciences Sociétés*, vol. Supplément, n° Supp.1, 2006, p. 22-31, <https://www.cairn.info/revue-natures-sciences-societes-2006-Supp.1-page-22.htm>.

Morizot, Baptiste. « Baptiste Morizot : politiser l'émerveillement et armer l'amour du vivant ». *Socialter*, 2020, <https://www.socialter.fr/article/baptiste-morizot-politiser-l-emerveillement-et-armer-l-amour-du-vivant>.

Moyano, Cristian. « A multispecies coexistence based on rewilding and degrowth for the sake of global health ». *European Journal of Public Health*, vol. 33, octobre 2023, <https://doi.org/10.1093/eurpub/ckad160.1176>.

Pauly, Daniel, et Villy Christensen. « Primary production required to sustain global fisheries. Nature 374, 255-257 ». *Nature*, vol. 374, mars 1995, <https://doi.org/10.1038/374255a0>.

Petit, Emmanuel. « Ethique du care et comportement pro-environnemental ». *Revue d'économie politique*, vol. 124, n° 2, juin 2014, p. 243-67, <https://doi.org/10.3917/redp.242.0243>.

Plan Rhône-Saône. *Contrat de plan interrégional État-Régions*. 2023.

Pyle, Robert Michael. « L'extinction de l'expérience ». *Écologie & politique*, traduit par Mathias Lefèvre, vol. 53, n° 2, 2016, p. 185-96, <https://doi.org/10.3917/ecopo1.053.0185>.

Reporterre. « Larguer des lentilles d'eau, la nouvelle « ruse » pour saboter les mégabassines ». *Reporterre, le média de l'écologie - Indépendant et en accès libre*, 23 juillet 2024, <https://reporterre.net/Larguer-des-lentilles-d-eau-la-nouvelle-ruse-pour-saboter-les-megabassines>.

---. « Près de Rouen, « l'armée de la forêt » contre un projet routier ». *Reporterre, le média de l'écologie - Indépendant et en accès libre*, 9 mai 2023, <https://reporterre.net/Pres-de-Rouen-l-armee-de-la-foret-contre-un-projet-routier>.

RhonEco. *Le suivi scientifique de la restauration hydraulique et écologique du Rhône*. 2016, http://www.graie.org/graie/graiedoc/doc_telech/brochure_RhonEco_restoration_ecologique.pdf.

Saito, Yuriko. « L'esthétique de la nature ordinaire ». *Esthétique de l'environnement, appréciation, connaissance et devoir*, 1998.

Sajaloli, Bertrand. « Le vivant, nouveau récit de la nature ? » *Dynamiques environnementales. Journal international de géosciences et de l'environnement*, n° 47, janvier 2021, p. 1-11, <https://doi.org/10.4000/dynenviron.6246>.

Site internet du GRAIE. *Graie*, <https://asso.graie.org/portail/nos-sites-web/>. Consulté le 17 août 2024.

Teff-Seker, Yael, et al. « What does nature feel like? Using embodied walking interviews to discover cultural ecosystem services ». *Ecosystem Services*, vol. 55, juin 2022, p. 101425, <https://doi.org/10.1016/j.ecoser.2022.101425>.

Thoreau, François, et Nassima Abdelghafour. « Peut-on « restaurer » la nature ? » *The Conversation*, 18 janvier 2024, <http://theconversation.com/peut-on-restaurer-la-nature-220297>.

Thorel, Maxine, et al. « Socio-Environmental Implications of Process-Based Restoration Strategies in Large Rivers: Should We Remove Novel Ecosystems along the Rhône

(France)? » *Regional Environmental Change*, vol. 18, n° 7, 2018, p. 2019-31, <https://doi.org/10.1007/s10113-018-1325-7>.

Tissot, Damien. « Le Souci de la nature. Écoféminismes et éthiques du care. » *multitudes*, 3 juillet 2017, <https://www.multitudes.net/le-souci-de-la-nature-ecofeminismes-et-ethiques-du-care/>.

Ureta, Sebastián, et al. « Baseline Nature: An Introduction ». *Environment and Planning E: Nature and Space*, vol. 3, n° 1, mars 2020, p. 3-19, <https://doi.org/10.1177/2514848619898092>.

Van Tilbeurgh, Véronique. « Ostréiculteurs et biologistes : la nature des uns et des autres ». *Revue d'Études en Agriculture et Environnement*, vol. 33, n° 1, 1994, p. 5-31, <https://doi.org/10.3406/reae.1994.1429>.

Zahorka, Apoline. *Quatre mois de terrain interdisciplinaire à bord d'un bateau : le plastique raconte la rivière*. 2024.

Zhong Mengual, Estelle, et Baptiste Morizot. « L'illisibilité du paysage. Enquête sur la crise écologique comme crise de la sensibilité ». *Nouvelle revue d'esthétique*, vol. 22, n° 2, 2018, p. 87-96, <https://doi.org/10.3917/nre.022.0087>.

Zhong-Mengual, Estelle. *Apprendre à voir*. Actes Sud-Nature sauvages, 2021, <https://www.actes-sud.fr/catalogue/nature-et-environnement/apprendre-voir>.

Zoom Ecologie. *Rencontre de la commission « Récits » des Naturalistes des Terres*. 28 septembre 2023.